

ANNÉE 1934

N°
442

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR André SOBEL

Licencié ès Sciences

né le 28 septembre 1906, à Jibou (Roumanie)

SEMMELWEIS

SA VIE TRAGIQUE ET SES ŒUVRES

(1818-1865)

Président : M. le professeur LAIGNEL-LAVASTINE

PARIS
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION
12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE
1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40153705_0040

ANNÉE 1934

N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR André SOBEL

Licencié ès Sciences

né le 28 septembre 1906, à Jibou (Roumanie)

SEMMELWEIS

SA VIE TRAGIQUE ET SES ŒUVRES

(1818-1865)

Président : M. le professeur LAIGNEL-LAVASTINE

PARIS
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION
12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE

1934

LE DOYEN : G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE.	Neurologie et Psychiâ- trie.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (E)	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHEVALLIER ..	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT ...	Pathologie médicale.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER ...	Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART	D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENEAU ..	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laringologie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN ...	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBE (Henri)	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOUL .	Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimen- tale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LEVY ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurologie et Psychiâ- trie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.
PIEDELIEVRE .	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale.
SEZARY	Dermatologie et syphili- graphie.
TROISIER	Pathologie expérimen- tale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VALLERY-RADOT	(Pasteur) Pathologie médicale.
VELTER	Ophthalmologie.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLET-BERT	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	GUENIOT	Clinique obstétricale.
AUBERTIN	Clinique médicale.	LE LORIER	Clinique obstétricale.
BRULE	Clinique médicale.	LEVY-SOLAL ..	Clinique obstétricale.
CHIRAY	Clinique médicale.	METZGER	Clinique obstétricale.
DUVOIR	Clinique médicale.		
HARVIER	Clinique médicale.		
LIAN	Clinique médicale.		

MM.	
BASSET	Clinique chirurgicale.
CADENAT	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER ..	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
MOURE	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education Physique.
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEILL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE,
PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MÉDECIN DE L'HOPITAL DE LA PITIÉ.

*Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse. Hommages respectueux.*

A MM. LES MEMBRES DU JURY DE CETTE THESE

A Monsieur le Docteur DARBOIS,

CHEF DU SERVICE CENTRAL DE RADIOLOGIE DE L'HÔPITAL TENON
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

*Très respectueux hommage de
ma gratitude, pour la grande
bienveillance qu'il m'a toujours
témoignée, pour l'enseignement
qu'il m'a donné dans son beau
service de l'hôpital Tenon.*

A Monsieur le Docteur LHOMME,

CHEF DU SERVICE DE RADIOLOGIE DE L'HÔPITAL DE DREUX
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

*Hommage de très vive recon-
naissance et de respectueux
attachement pour sa bienveillante
et affectueuse direction et pour
les précieux conseils qu'il n'a
cessé de me prodiguer durant la
majeure partie de mes études.*

A Monsieur le Docteur J.-A. HUET,

CHEF DU SERVICE DE RADIOLOGIE
DE LA MAISON DE SANTÉ DÉPARTEMENTALE DE LA SEINE

*A l'un des hommes les plus
dignes d'être aimé. En témoignage
de mon affectueuse admiration.*

A Monsieur le Professeur TIBERIUS DE GYORY,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BUDAPEST
SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DU GOUVERNEMENT ROYAL
DE LA HONGRIE

*En témoignage de mes
respectueux hommages.*



PHILIPPE I. SEMMELWEIS
(1818-1865)

INTRODUCTION

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, l'accouchement dans les maternités comportait des risques considérables. La fièvre y faisait des ravages terribles et les accouchées pouvaient se féliciter quand elles sortaient vivantes de ces maisons fondées par la philanthropie.

Les statistiques nous affirment qu'à Vienne 28 %, à Paris 18 %, à Turin 22 % des accouchées mouraient en moyenne. Au moment de la Révolution, la mortalité était encore d'un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Elle était particulièrement élevée au mois de janvier. Il n'était pas rare que dix ou douze femmes fussent emportées en un seul jour, en une seule nuit. Péritonite, métrite, lymphangite, phlébite utérine, putrescence de l'utérus faisaient l'objet de constatations quotidiennes dans les salles d'autopsie. Les médecins les plus savants de l'époque, penchés sur les cadavres, cherchaient en vain, le scalpel à la main, à découvrir l'agent inconnu de ces lésions mortelles. Mais le résultat de ces recherches était négatif. Il y avait sans doute par moment des accalmies mais le mal n'en reparaisait ensuite qu'avec plus de force et de virulence. La multitude des victimes entassées dans les salles mortuaires des maisons d'accouchement témoi-

gnait de sa fureur. On eût dit qu'une fatalité s'acharnait sur certains lits. Des femmes bien portantes le matin n'étaient plus le lendemain que des cadavres dans les salles d'autopsie.

A Paris, au commencement de l'année 1788, à la Maternité de l'Hôtel-Dieu, l'épidémie fut telle que sur douze accouchées on en compta au moins sept atteintes de fièvre puerpérale. En 1830 ce fléau fut plus effroyable encore, emportant 163 accouchées en l'espace de six mois.

Pourtant, les médecins refusaient de s'avouer vaincus. Ils disséquaient attentivement les corps infectés des femmes en couches, afin de trouver la cause de ces épidémies. La plupart du temps, presque partout en Europe, ce travail s'effectuait dans les salles d'autopsie entre deux accouchements.

On incriminait toutes sortes de facteurs : les saisons froides et humides, le régime alimentaire, la misère et l'épuisement. L'un conseillait l'aération; l'autre, accusant le froid, faisait doubler les couvertures. Des hommes imposants forgeaient de grands mots. On invoquait un miasme, un virus, qu'on comparait au venin de la vipère. Mais de tous ces débats, rien de positif ne se dégageait et, du choc des opinions, la lumière ne semblait pas vouloir jaillir.

La fièvre puerpérale était considérée comme une sorte de génie malfaisant, voltigeant dans l'air et se posant tantôt sur un hôpital tantôt sur un autre.

On invoqua aussi la théorie des péritonites laiteuses et des fièvres de lait malignes. Alors régnait l'anatomie macroscopique. Chaque médecin donnait un avis différent suivant sa propre conception de la fièvre puerpérale. Cependant tous s'accordaient sur certains points : en premier lieu sur les symptômes. Il était tout d'abord reconnu que la plupart des femmes mortes victimes de ce mal en

avaient été attaquées au plus tard dans les douze heures suivant l'accouchement, ensuite que le mal se manifestait par des douleurs d'entrailles aiguës et qu'une fièvre violente s'emparait des malades. Un visage enflammé, pas de montée de lait, délire et mort au plus tard le second jour, telles étaient les autres caractéristiques de la maladie.

Après un grand nombre d'autopsies, les médecins décidèrent que la cause devait résider dans l'épanchement du lait dans la cavité du bas-ventre, au lieu d'une montée normale dans les seins. Ce lait s'aigrissait en peu de temps, les intestins se gonflaient et s'enflammaient, et le lait, ainsi détourné de sa voie, caillait et s'amassait en une masse volumineuse comme deux têtes. Ce sont ces conclusions incriminant le lait que, sur la demande de l'Administration, les médecins présentèrent, sur quoi des mesures furent prises, dont la première est ainsi conçue :

« Défense est faite à partir de demain à la laitière qui s'est introduite à l'hôpital et est installée à la porte de la salle Saint-Joseph depuis plusieurs années, contrairement aux règlements de la maison, de s'y présenter à l'avenir sous peine d'être consignée aux portes. Les Sœurs seront engagées à ne donner ni laisser prendre de lait aux femmes grosses qui vont travailler chez elles... »

Inutile d'ajouter que les malheureuses accouchées continuèrent à mourir comme devant, et que ces prescriptions ne modifièrent en rien la cadence de la mortalité.

Telle était la situation dans les maternités il y a un siècle, à Paris, à Vienne, à Copenhague. Que de chemin à parcourir pour arriver à l'antisepsie obstétricale d'aujourd'hui ! Que de luttes à soutenir pour sauver les jeunes mères d'une mort presque certaine ! Et combien de morts encore jusqu'au jour où un homme, guidé par une pitié infinie, en trouvant enfin la cause de la fièvre puerpérale, deviendra un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité !

PREMIÈRE PARTIE

I

Une après-midi d'hiver, dans une salle obscure de l'Hôpital général de Vienne, un groupe d'étudiants entoure le professeur Rokitansky qui, le scalpel à la main, interroge le mystère d'un cadavre. Il s'agit de trouver la cause d'une maladie inconnue, plus meurtrière que la peste. Parmi ces jeunes gens, il s'en trouve un plus attentif que les autres. Il est ici pour la première fois, amené par le hasard. Etranger au milieu et au pays, il a quitté sa ville natale, une belle cité hongroise, pour venir étudier le droit dans la capitale de l'Autriche. Mais le Code ne l'intéresse pas. En compagnie de la joyeuse bande de ses camarades, il parcourt la ville, avide de curiosités.

Aujourd'hui, un de ses amis l'a amené à l'hôpital pour assister à la dissection d'un cadavre. C'est une curiosité, une attraction pour l'époque. La science médicale commence à se moderniser. L'observation empirique et rigoureuse des faits triomphe. On fait des autopsies. Le jeune homme est là, dans la salle, les yeux bien ouverts pour ne rien perdre de l'examen, l'esprit attentif aux paroles du professeur. Les mots inconnus, les termes encore jamais entendus bourdonnent dans son cerveau. Maladie, vie, inflammation...

Un horizon nouveau s'ouvre devant lui. Les paroles du professeur se gravent dans sa mémoire et, quand il sera parti, ses pensées retourneront constamment vers cette salle austère. Il revoit le cadavre de la jeune femme sur la table de dissection, il entend la voix claire du professeur, frémissant d'une infinie pitié quand il parle du mal, plus fort que toute la science humaine.

L'étudiant erre maintenant dans un quartier pauvre, parmi de vieilles bâtisses de pierre, fétides et hautes. Il marche lentement, sans but précis, la tête lui tourne, ses paupières se ferment malgré lui par instants. Des images passent et repassent dans son esprit.

« Vingt-deux ans à peine. Une vie pleine de promesses. Une famille, un mari... Un corps robuste, souple, gracieux... La santé même... Enceinte elle porte cette maternité comme un don divin. En pensée, elle dorlote, caresse son enfant et bénit le sort qui lui accorde cet orgueil maternel. La délivrance approche. Le sourire aux lèvres elle supporte les premières douleurs; l'enfant qui est en elle va venir au monde beau et sain comme elle!

« Un cri!

« Un cri de douleur et de joie. Le miracle est accompli.

« La femme regarde son enfant. Ses yeux se dilatent et elle sourit au bonheur de la maternité. Une musique incon nue monte en elle. La musique de sa vie future longue, calme, consacrée à son enfant, et qui l'endort comme une berceuse.

« Au réveil, un frisson la parcourt. Un brouillard voile ses yeux, son cœur bat à grands coups; dans le silence nocturne de l'hôpital elle entend les battements sourds. Elle étouffe, elle cherche de l'air. Ses lèvres sont sèches et une douleur aiguë traverse son corps. Elle pense à son enfant. Le médecin, appelé, hoche la tête. Un sentiment d'impuissance poignant l'étreint. Il ne peut rien. Cette

jeune femme n'élèvera pas son enfant. Elle n'entendra pas ses premiers balbutiements, elle ne suivra pas ses premiers jeux. Elle ne l'accompagnera pas à l'école. Son fils ne connaîtra jamais sa mère.

« Le terrible mal qui brise les jeunes vies, qui fauche les accouchées s'est emparé de la jeune femme. Elle a cette fièvre terrible, aussi meurtrière que la peste ou la variole. C'est la fièvre puerpérale qui la conduira à la salle d'autopsie... »

Il revoit tout cela. Il pense à la misère de ces pauvres femmes. Une brusque décision s'impose à lui, irrévocable. Il cherchera, lui aussi, le mystère; il cherchera et il trouvera la cause de ce mal meurtrier.

Le lendemain il retourne à l'hôpital, vers sa destinée.



Ici commence l'existence ballottée par l'inquiétude, tourmentée et méconnue de P.-I. Semmelweis. Ici commence une vie qui s'achèvera dans la plus terrible misère morale. P.-I. Semmelweis avancera au milieu des ténèbres et dans l'ignorance de son temps. Sa vie sera une lutte continuelle. Seul à la recherche de sa vérité, il sombra dans la lutte, mais pour se relever et vaincre, sauver une multitude de vies et poser la première pierre de la médecine moderne.

Qui fut Semmelweis?

Quelle est son œuvre?

II

P.-I. Semmelweis naquit à Buda, le 1^{er} juillet 1818. C'était le fils d'un commerçant hongrois. Il fait ses premières études dans un lycée de Pest où il travaille sans grand entrain et apprend un mauvais latin sans se préoccu-

per de son avenir. Dans sa classe il passe inaperçu. Pourtant, il ne ressemble en rien à ses condisciples. Il possède déjà une individualité si forte qu'on ne pourrait comprendre son œuvre en ignorant les premières années de sa vie.

Enfant doué d'une sensibilité extrême, Semmelweis eut dès son jeune âge une vie intérieure très riche. Plus intelligent que ses compagnons et plus curieux surtout, il avait un besoin constant de comprendre et de voir clair. Les jeux violents de ses camarades ne l'intéressaient pas; à l'école, au milieu du tohu-bohu des récréations, Semmelweis restait souvent absorbé dans ses méditations enfantines. On remarquait déjà son intelligence et son esprit d'initiative. Il était également doué d'une forte volonté et prompt à l'enthousiasme. Mais son esprit renfermé et son amour de l'indépendance l'empêchèrent de se lier avec ses camarades. Plus tard, il eut des amis, très dévoués même, mais ce ne fut qu'une fois adulte qu'il les rencontra. De ces amis d'enfance avec qui on échange les premières confidences et les premières impressions de la vie, Semmelweis n'en eut pas. Son enfance resta solitaire.

Le seul être qui le comprenait, par un sentiment instinctif bien naturel, c'était sa mère, excellente femme dont le seul but dans la vie fut l'éducation de ses enfants. Philippe était son favori et lui aussi, toute sa vie durant, conserva un attachement profond pour sa mère.

Le père, un brave homme d'esprit pratique, avait mis tous ses espoirs dans son fils. A cette époque, tout le monde se passionnait en Hongrie pour la politique. Les idées réformatrices de la Révolution française avaient pénétré en Europe Centrale. Les jeunes écrivains hongrois avaient fait leurs ces idées sublimes, exaltant l'opinion publique, faisant naître une réaction contre l'influence pangermaniste de la cour de Vienne. Dans ce pays marqué par tant de

fatalité, tout le monde participait à la lutte pour l'indépendance nationale. Le père de Semmelweis espéra voir son fils réaliser un jour l'idéal qu'il n'avait jamais pu personnellement atteindre. Il décida de lui faire étudier le droit dans l'espoir qu'il jouerait plus tard un rôle dans la politique.

A la fin de ses classes, le jeune homme quitte donc Budapest et, pour se conformer à la volonté paternelle, va à Vienne pour acquérir son diplôme de droit. Mais la Faculté de droit ne le retient pas. Une pitié infinie l'attire vers la médecine.

Le hasard, qui l'a amené un jour dans un hôpital, décide de sa vocation; il abandonne le droit et, dès cet instant, c'est sa vie entière qu'il consacrera à la science médicale

III

La vieille école de médecine de Vienne où P.-I. Semmelweis fit ses études, une des plus réputées de l'époque, traversait une période de décadence pendant ce premier tiers du dix-neuvième siècle. La politique de la cour impériale avait ses répercussions sur l'enseignement médical. Beaucoup de courtisans, mais pas une personnalité marquante parmi les professeurs. Le seul survivant de l'ancienne grandeur était le vieux botaniste Jaquin. Pour des raisons politiques, les professeurs étaient nommés par ordonnance impériale et la plupart d'entre eux ne devaient les hautes places qu'ils occupaient qu'à des intrigues de cour.

Dans le même temps, quelques années après l'épopée napoléonienne, la France était devenue le foyer des sciences médicales. Jamais l'histoire de la médecine ne connut une époque plus brillante. Jamais l'école française ne fut

plus grande. Bichat, le maître génial de l'Hôtel-Dieu, crée une science nouvelle et pose les bases de l'anatomie pathologique, qui ne tient pas seulement compte de l'organe en particulier, mais aussi des éléments qui entrent dans sa structure et qui peuvent participer à la constitution d'organes très divers.

Corvisart fonde l'école d'anatomo-clinique de la Charité, Magendie commence ses travaux de physiologie expérimentale. Pendant que Pinel libère les aliénés de leurs chaînes, Dupuytren, l'héritier du grand Deseault, trace la voie de la technique chirurgicale moderne et Jean Cruveilhier publie son traité d'anatomie pathologique.

C'est à la même époque que le plus grand génie médical qui ait jamais existé, Laënnec, découvre l'auscultation et inaugure en médecine les premières méthodes physiques d'examen. Il substituait à l'intuition les perceptions d'un sens soumises à la critique de l'intelligence et en confrontant les signes révélés par l'auscultation avec les altérations constatées à l'autopsie, fixait une méthode de recherche et d'étude dont les applications devaient s'étendre à tout le champ de la médecine et transformer celle-ci en une science moderne.

A Vienne, un jeune prosecteur de l'Hôpital général, Rokitansky, reprend les travaux de Bichat et devient, avec Skoda, un des fondateurs de la nouvelle école de médecine viennoise.

Comme Bichat il comprend l'importance de l'anatomie pathologique et, s'inspirant de l'esprit de Laënnec, il associe les recherches de l'amphithéâtre aux examens cliniques. Pour lui comme pour les représentants de l'école française, la médecine doit trouver une base solide dans l'anatomie pathologique qui, par l'explication qu'elle fournit des processus morbides, doit servir de point de départ à la thérapeutique. Plus tard, quand il occupera la première

chaire d'anatomie pathologique de la Faculté de Vienne, il jettera les bases de cette grande école histo-pathologique d'Europe Centrale qui devait donner par la suite de nombreux et mémorables travaux.

L'œuvre de Rokitansky eut une portée immense. Toute la jeune génération de médecins de Vienne suivit ses cours et il se partageait la faveur des étudiants avec son grand contemporain Skoda.

Celui-ci, comme Rokitansky, s'était attaché à l'étude des maîtres français du début du dix-neuvième siècle. Il adopta leur méthode physique et, à l'instar de Corvisart, fut un clinicien admirable et un observateur parfait. Son enseignement clinique lui assura une célébrité sans égale en Europe Centrale et sa renommée devint vite mondiale. En plus d'une grande érudition, il possédait beaucoup de finesse et était doué d'une extraordinaire intuition. Sa compréhension médicale était presque miraculeuse. Ses travaux sur l'auscultation, suite de l'œuvre d'Auenbrugen, marquaient une grande audace, aussi vit-il se dresser contre lui des contradicteurs résolus.

Chaque jour il avait à défendre ses opinions scientifiques, dont rien ne paraissait prouvé et encore moins admis. Il menait cette défense au moyen de leçons magistrales, avec tant d'érudition, d'intelligence, de subtilité, qu'il parvenait même à subjuguier ses contradicteurs.

Du reste Skoda était un maître de la parole. L'élégance de son style, ses effets oratoires lui assuraient des élèves de plus en plus nombreux et il put s'enorgueillir d'avoir gagné la sympathie de tout l'élément jeune de la médecine viennoise.

Ces deux maîtres, Rokitansky et Skoda, travaillèrent d'abord séparément, puis leur chemin devint commun et les travaux de l'un se firent les compléments de ceux de l'autre. Skoda s'efforçait de découvrir les conséquences

pour l'être vivant des lésions constatées sur le cadavre par Rokitansky. Ils disaient que l'anatomie pathologique doit être au service de la clinique et que la clinique à son tour doit servir les recherches de l'amphithéâtre. Ils cherchaient ensemble les signes cliniques correspondant aux constatations *post mortem*.

Ainsi Skoda basait le diagnostic médical sur les modifications anatomiques. Avec ses travaux, une science plus réelle, l'anatomie pathologique, a pris la place de la médecine symptomatologique.

C'est cette science plus exacte qui fut le point de départ des doctrines de la nouvelle école viennoise. L'autopsie était destinée à faire la lumière sur bien des maladies et en particulier sur la fièvre puerpérale, un des plus terribles fléaux d'alors.

Aux côtés de Skoda et de Rokitansky, Semmelweis était toujours présent dans les salles d'hôpital comme dans les amphithéâtres d'autopsie.

Skoda avait vite découvert la valeur de ce jeune Hongrois, attentif et assidu aux cours, enthousiaste au travail.

Semmelweis fut d'abord son disciple préféré puis son collaborateur. Enfin, il devint l'ami des deux maîtres qui, eux-mêmes, étaient encore au début de leur carrière.

L'influence de Skoda sur Semmelweis fut considérable et joua même un grand rôle dans la vie de ce dernier. C'est Skoda qui le soutint et le défendit lorsqu'un incident vint interrompre momentanément ses études à Vienne.

Le jeune Hongrois ne possédait qu'insuffisamment la langue allemande et son accent chantant, très prononcé, faisait rire les étudiants déjà jaloux de ses succès. Semmelweis, sensible à l'excès, se croyait persécuté et ne fut pas loin de l'obsession.

Skoda, à qui il avait fait quelques confidences, avait

essayé de le calmer mais les angoisses de Semmelweis persistèrent et, malgré son attachement à Skoda, il décida de quitter Vienne et de retourner à Budapest où la nouvelle école de médecine venait d'ouvrir ses portes. Il s'y fait inscrire, mais l'enseignement qu'on y donne ne lui plaît pas et il ne tarde pas à repartir pour Vienne et à reprendre ses études auprès de ses premiers maîtres qui le reçoivent avec affection.

Des années studieuses suivent ce deuxième début à Vienne. Sous la direction de Skoda, Semmelweis apprend ce que peut l'esprit critique dans la nature et, à l'école de Rokitansky, il acquiert les notions indispensables d'anatomie pathologique. Il devient un clinicien averti. Mais les études absorbantes de la médecine ne lui suffisent point; il s'intéresse à tout. La nature l'attire comme autrefois la médecine et il entreprend l'étude de la botanique.

Cette science toute empirique encore le ravit. Il y trouve un charme tranquille, une quiétude absolue et quand l'hôpital le déçoit — et hélas! combien de fois ne constate-t-il pas l'échec de ses soins et, à l'amphithéâtre, le néant de ses ambitions — il fait de longues promenades dans les jardins botaniques où il retrouve la joie de vivre. Vers la fin de ses études, alors qu'il est épuisé par l'effort quotidien, ses promenades se font très fréquentes.

Les fleurs et les plantes lui font oublier les malades et l'hôpital avec toute la diversité des misères qui s'acharnent sur le corps de l'homme.

Il a une soif de vie insatiable et, condamné à vivre parmi les malades, il cherche le repos parmi les fleurs.

Et quand l'heure de sa thèse arrive, il donne une étude d'ensemble sur « La vie des Plantes ».

IV

Après avoir passé sa thèse au mois de mai 1844, il ne pense pas à s'établir. Sa soif de recherches scientifiques le retient à l'hôpital. Il fait de la médecine avec Skoda, puis de la chirurgie avec Rokitansky. La vanité des efforts dans ces deux branches le désespère. L'ère pasteurienne n'est pas encore ouverte et neuf opérations sur dix se terminent par la mort ou l'infection, qui n'est qu'une mort plus lente et plus cruelle.

« Tout ce qui est fait ici me paraît bien inutile, écrit-il à un de ses amis. Les décès se succèdent et on continue à opérer sans chercher à savoir vraiment pourquoi tel malade succombe plutôt que tel autre dans un cas identique. »

Il ne reste pas longtemps dans la chirurgie et se tourne bientôt vers l'accouchement. Le 10 janvier 1846 il passe brillamment son concours d'obstétrique et quinze jours plus tard il est nommé assistant à la Maternité de l'Hôpital général dont le directeur était alors le professeur Klein.

Cette Maternité avait été fondée par l'Empereur philanthrope Joseph II et inaugurée le 16 août 1784. Elle était restée sous la direction de Simon Zeller pendant cinq ans, puis sous celle de Jean-Lucas Boer, le plus grand accoucheur de l'époque, jusqu'en 1822.

Klein, assistant de Boer, avait été nommé directeur après le décès de son maître.

Cette Maternité n'avait pas enregistré en trente-huit ans, sous ses premiers directeurs, une mortalité supérieure à 2 %.

Dès l'entrée en fonctions de Klein et durant les onze années qui suivent (1822-1833) la moyenne s'était élevée

à 5,93 %. Cependant, en 1833, le nombre des élèves était devenu tel qu'il fallut désormais deux professeurs. La Maternité fut dédoublée en deux cliniques, la première restant sous la direction de Klein, la seconde confiée à Bartsch.

Dans toutes deux, des cours étaient faits à l'usage des étudiants et des élèves sages-femmes.

Cet état de choses dura six années, de 1833 à 1839, et pendant ce temps les résultats furent aussi déplorables dans une clinique que dans l'autre. La mortalité moyenne, en augmentation sur la période précédente, atteignit 7,36 % chez Klein et 6,62 chez Bartsch.

Mais en 1839 l'administration de l'Hospice général décida que l'enseignement de la première clinique serait exclusivement réservé aux étudiants et celui de la seconde aux sages-femmes. Bartsch prend la direction de la clinique des sages-femmes et brusquement la mortalité de son service tombe en 1840 à 2,60 % alors que dans la clinique de Klein, où seuls sont admis les étudiants, la mortalité monte à 9,50 %.

Pendant les années suivantes (1841-1846) l'écart reste le même. La clinique des sages-femmes se maintient au-dessous de 3,5 %. La clinique des étudiants à 9,92 % en moyenne, avec une épidémie meurtrière de vingt-neuf mois où la mortalité alla de 16,1 à 31,3 %.

C'est dans ces circonstances que Semmelweis entre à la première clinique.

L'obstétrique l'intéresse beaucoup, mais il ne néglige cependant pas ses travaux antérieurs et continue à travailler en même temps à l'Institut d'anatomie pathologique de Rokitansky.

Bientôt le premier assistant de la Maternité, le docteur Breit, quitte Vienne et Semmelweis devient assistant titulaire.

Désormais tout le service est à sa charge. Il est infatigable.

Le matin, il doit examiner les malades, tout particulièrement les entrantes de la veille, et rapporter ses observations au professeur. Il fait des cours aux élèves et visite une deuxième fois les salles vers la fin de l'après-midi.

Le peu de temps que lui laisse son service, il le passe dans les salles d'autopsie et trouve encore le moyen de ne pas abandonner ses recherches gynécologiques.

A cette époque commence le règne de l'anatomie pathologique. Cette science naissante entraîne à l'amphithéâtre d'autopsie les étudiants qui, la dissection terminée, retournent auprès des femmes en travail. Semmelweis se dépense sans compter.

Il habite une petite chambre de la périphérie de Vienne qu'il partage avec un de ces camarades également étudiant en médecine, Markusovsky, un ami de toujours. Le matin il se lève de bonne heure, se rend à l'hôpital dès l'aube, se livre à des autopsies avant que les étudiants n'arrivent puis monte dans les salles de malades faire sa visite quotidienne.

Après avoir étudié à l'amphithéâtre les cadavres des femmes mortes de la fièvre puerpérale il examine les malades qui en sont atteintes dans les salles.

Malgré son activité débordante, son travail ne le rend pas heureux, car ses efforts restent inutiles. Il a beau prodiguer les plus grands soins à ses malades, il ne parvient pas à enrayer la mortalité. La fièvre puerpérale continue à décimer les accouchées.

Combien de fois le jeune médecin est témoin de scènes déchirantes! Combien de fois voit-il mourir celles qu'il pensait sauver, presque toujours les plus saines et les plus jeunes, presque toujours celles qui viennent d'enfanter pour la première fois. Il lui faut entendre les pleurs des agoni-

santes, les gémissements qui traversent les murs épais de l'hôpital.

Cette interminable danse macabre détermine chez Semmelweis une sorte d'obsession. La vision de ces agonies le poursuit. Même la nuit, sa pensée retourne à l'hôpital au chevet des mourantes. Il vit pour ainsi dire les souffrances de ses malades, sans cesse en proie à une pensée, toujours la même : comment vaincre la fièvre puerpérale ?

Partout où il se trouve, auprès de ses malades, à la table de dissection, près de ses livres, cette question obsédante hante son esprit.

Qu'est-ce donc que cette fièvre dont personne ne connaît la cause bien que tous les accoucheurs du monde la recherchent ?

D'où vient cette fièvre que les uns attribuent à une contagion, les autres à un miasme et que la plupart considèrent comme une épidémie sévissant à certaines saisons et suivant certaines conditions météorologiques ?

Semmelweis n'admet pas ces théories. Il ne peut y croire. Pour lui, ni le génie épidémique ni les influences atmosphériques ou cosmologiques ne peuvent être les causes de l'infection, car celle-ci s'étendrait alors en même temps à toute la ville.

Or, entre les deux cliniques même, il y a une différence frappante. Dans la première, la mortalité est beaucoup plus élevée. Pourtant, les deux cliniques sont voisines, également encombrées, également ventilées et desservies par un personnel aussi nombreux.

Les habitudes sont communes, même régularité dans le changement de linge, le blanchiment des salles et la désinfection.

Le recrutement des hospitalisées est également le même. Ce sont des femmes des quartiers populeux. L'admission se

fait par tour de vingt-quatre heures tantôt chez Bartsch, tantôt chez Klein.

Pourtant, la mortalité élevée enregistrée par la première clinique est connue. Sa réputation est effrayante et toutes les femmes qui viennent pour accoucher se présentent à la deuxième clinique. Quand elles sont désignées pour la première, les malheureuses supplient qu'on les laisse partir, car sur la porte de celle-ci elles croient lire comme au seuil de l'Enfer de Dante : Laissez ici toute espérance...

Semmelweis se révolte de tout son être contre l'impuissance tragique à laquelle semble condamnée la médecine. Il ne veut pas se résigner comme d'autres à y voir une manifestation de la volonté divine contre laquelle on ne peut rien.

Il observe que les parturiantes de la première clinique chez lesquelles la période de dilatation a été lente, succombent presque toujours, tandis que chez celles de la deuxième clinique la lenteur du travail demeure sans gravité.

Il constate également que la mortalité infantile est trois fois plus grande dans son service que dans celui de Bartsch et que les accouchements spontanés dans la rue n'ont pas, en général, de suites funestes quand les femmes sont reçues dans la deuxième clinique et examinées par les sages-femmes.

En cas de fièvre puerpérale dans la seconde clinique, l'infection reste isolée, tandis que dans la première elle s'étend à toutes les accouchées; quelquefois toutes les malades d'une salle succombent par suite d'une propagation incompréhensible du mal.

Il est indiscutable qu'on meurt plus chez Klein que chez Bartsch. Pourtant les deux services sont identiques, la seule différence résidant dans le fait que l'une est réservée aux étudiants, l'autre aux sages-femmes.

Sans doute, donc, se sont les étudiants qui provoquent les infections. Mais comment expliquer qu'ils portent les germes de la mort avec eux?

Quand Semmelweis cherchait à dépister cet ennemi caché et inconnu, il ne trouvait autour de lui qu'incohérence et contradiction. Pas un seul des remèdes essayé jusque-là n'avait donné de résultat.

Epuisé par ses longues veilles, Semmelweis dit à son ami Markusovky qu'il ne peut plus dormir, que le tintement mélancolique de la clochette qui annonce le prêtre apportant les derniers sacrements aux agonisantes trouble à jamais la paix de son âme, que toutes les horreurs dont il est journellement témoin lui rendent la vie impossible. Il ne peut supporter la situation présente où tout est obscur, où le seul fait précis est le nombre des morts.

Sa vie devient infernale. Il passe ses journées et ses nuits à la clinique, au chevet des accouchées et surtout des mourantes. Il sent que la vérité est dans la clinique, là sous sa main, qu'il doit la trouver.

Dans ce but, il se livre à de patientes recherches pendant quelques mois. Mais, brusquement, il doit interrompre son travail; son prédécesseur, le docteur Breit, revient à Vienne, et il doit lui céder la place (le 21 octobre 1846) à la grande satisfaction du professeur Klein qui n'aimait pas beaucoup cet assistant trop zélé.



Le 20 octobre 1846, le docteur Breit reprend donc ses fonctions d'assistant chez Klein. Quelques jours plus tard, Semmelweis quitte Vienne pour Venise, d'où il a l'intention de se rendre en Angleterre pour y poursuivre ses études sur l'étiologie de la fièvre puerpérale.

Son départ de la clinique coïncide avec celui de plusieurs jeunes étudiants étrangers.

Après leur départ, la mortalité de la clinique tombe brusquement. De 19,77 % au mois de novembre, elle descend à 5,37 % en décembre et à 3,21 % en janvier 1847.

Un mois après, la mortalité causée dans la clinique par la fièvre puerpérale n'est que de 1,92 %.

Au début du mois de mars 1847, Breit est appelé comme professeur à la Faculté de médecine de Tubingue.

Sur l'insistance de Skoda, le professeur Klein rappelle Semmelweis qui quitte les beautés de Venise pour rentrer en hâte à Vienne. Quelques heures après son arrivée, il a repris son poste à la Maternité.

Une triste nouvelle l'y attend; il apprend que Kolletchka, le professeur de médecine légale, a succombé quelques jours auparavant à la suite d'une piqûre anatomique.

Kolletchka avait toujours eu pour Semmelweis une sympathie très vive et très sincère et sa mort frappa douloureusement le jeune médecin. Mais l'intensité de son travail ne lui laissa pas le temps de se confiner dans son chagrin.

Il reprend ses anciennes occupations et son ancienne méthode de travail. Tous les matins aux côtés de Rokitsky il fait des autopsies et d'innombrables coupes de tissus cadavériques pour ses recherches histologiques. Dans la journée, même entre deux accouchements, il descend souvent dans les salles de dissection.

La fatalité le poursuit. Le fait tant de fois observé se reproduit de nouveau fidèlement.

A peine est-il entré à nouveau en fonctions que la mortalité des femmes en couches monte brusquement. De 1,92 % à la fin de février, pendant son absence, elle remonte à 3,60 % en mars et, en avril, un mois après son retour, elle a déjà atteint 18,27 %.

Le malheur s'acharnait sur lui.

Le redoutable mal restait tout aussi mystérieux qu'avant.

Une seule chose était indiscutable! la mort était attachée à ses pas. Partout où il passait, il semait l'infection.

Mais quelle était la provenance de cette infection?

Le poison ne viendrait-il pas de l'amphithéâtre? Ces infections mortelles ne seraient-ce pas les mêmes que les étudiants se font pendant les dissections quand ils se blessent avec des instruments souillés?

Semmelweis se pose d'innombrables questions et brusquement il pense à la mort de Kolletschka. Le professeur avait été blessé au doigt par le scalpel d'un étudiant, dans la salle de dissection. Une lymphangite et une phlébite s'étaient produites à la suite de cette piqure, puis une infection générale, se traduisant par une pleurésie, une péricardite et une péritonite, qui avait entraîné rapidement la mort.

Semmelweis est frappé par l'analogie de ces lésions avec celles qu'il a tant de fois rencontrées à l'autopsie des femmes mortes de fièvre puerpérale.

Les suites, les effets pathologiques des deux maladies ont été tout à fait les mêmes.

Alors subitement, avec une irrésistible clarté, l'identité de la maladie mortelle de Kolletschka avec la fièvre puerpérale s'impose à son esprit.

Il analyse les faits. Ce n'est pas la blessure du scalpel qui a tué son ami, mais l'infection de la plaie par les matières cadavériques entrées par résorption dans la circulation du sang.

Des matières putrides entreraient-elles donc aussi dans l'organisme des femmes en couches?

Oui, cela ne pouvait plus faire de doute.

Semmelweis ne dort pas la nuit qui suivit cette révélation.

Il pensait à la mort de Kolletschka et à celle de son

malades, de plus en plus convaincu que l'infection d'une plaie par une piqûre anatomique et la fièvre puerpérale avaient une même cause.

La fièvre puerpérale est produite par l'infection de la plaie utérine. Cette infection vient du dehors, due certainement aux étudiants qui transportent avec eux le poison cadavérique.

Dans les deux cas, les lésions sont absolument identiques. Les altérations péritonales sont les mêmes, ainsi que les modifications pleurales et péricardiques. Dans les deux cas, on trouve la même méningite et le même métastase de la collection purulente.

Mais pourquoi la lymphangite du système génital chez les accouchées et la lymphangite des extrémités chez Kolletschka?

Brusquement, une idée naît dans l'esprit de Semmelweis.

Kolletschka a eu une lymphangite à la main parce que le poison s'était introduit par là, les accouchées ont une lymphangite du petit bassin parce qu'elles sont infectées par les parties génitales.

Est-ce possible?

Le cœur de Semmelweis bat de plus en plus fort. Il sent qu'il a enfin trouvé la vérité.

Ce sont les doigts des étudiants, souillés au cours de récentes dissections, qui vont porter les fatales particules cadavériques dans les organes génitaux des femmes en travail, en pratiquant le toucher explorateur là où les plaies sont constantes.

C'est pour cela que dans sa clinique les femmes meurent en masse. Les étudiants les infectent. Et c'est pour cela que la deuxième clinique est épargnée par la fièvre puerpérale, les sages-femmes ne s'occupant pas de dissection, tandis que les étudiants s'y adonnent avant d'examiner les femmes en couches.

Et dans la deuxième clinique, ni le professeur Bartsch ni son assistant, le docteur Arneth, ne s'intéressent à l'anatomie pathologique.

Tandis que lui — le malheureux! — tous les matins, à l'hôpital, disséquait, disséquait... Combien de fois a-t-il touché des parturiantes avec les mains souillées? Dieu sait combien de femmes sont mortes par sa faute!

Son prédécesseur Breit n'aimait pas l'anatomie et ne disséquait jamais; voilà pourquoi la mortalité était si faible de son temps. Ce sont justement ses recherches anatomiques, à lui Semmelweis, qui ont fait monter si brusquement la mortalité!

Il comprend également pourquoi la mortalité est tombée quand les étudiants sont partis de la clinique. Plus ils sont nombreux, plus ils apportent de parcelles cadavériques et plus les infections sont fréquentes.

C'est pour cela que les femmes qui accouchent spontanément dans la rue ne meurent pas. On ne les examine pas, donc on ne les infecte pas.

Si la délivrance s'opère sans aucun concours médical, dans la rue, avant de franchir la porte de la Maternité, l'accouchée aura des suites de couches naturelles, mais elle sera fatalement atteinte de fièvre puerpérale si elle est assistée par un étudiant ou un médecin dont les doigts sont infectés.

Cette révélation était pour Semmelweis bonheur et douleur à la fois. Tout ce qui était jusqu'alors mystérieux, insaisissable, inconnu pour lui, s'imposait maintenant dans sa tragique réalité, comme une terrible vérité.



La cause de la fièvre puerpérale était trouvée.

Convaincu que les matières putrides attachées aux

maines des étudiants sont la cause de l'infection, Semmelweis pense qu'il faut détruire ces éléments afin d'empêcher la production du mal chez les accouchées.

Dès le lendemain, il cesse ses dissections et prescrit aux étudiants de se nettoyer très soigneusement les mains avant toute investigation ou manœuvre sur une parturiente. Mais bientôt il constate que ses méthodes de prophylaxie sont insuffisantes.

Les particules cadavériques infimes dont le simple contact suffisait à provoquer l'infection puerpérale étaient impondérables, invisibles et seulement décelables à l'odeur.

Il fait l'expérience sur lui-même et observe qu'après une dissection, les mains conservent toujours une certaine odeur que ne fait pas disparaître le lavage au savon.

Donc, la source d'infection peut persister même après le savonnage. Pour la faire disparaître, il faut désinfecter les mains à l'aide d'un produit chimique.

Il essaie le chlore et le résultat est parfait. L'odeur cadavérique disparaît après le lavage des mains dans une solution de chlorure de chaux. Il ordonne donc aux étudiants de se désinfecter les mains au sortir de l'amphithéâtre avant d'effectuer le moindre examen sur une femme enceinte.

Il veut étendre ces mesures de prophylaxie à tout le personnel de l'hôpital et en entretient le professeur Klein à qui il demande aussi de s'y soumettre personnellement.

Mais pour le professeur Klein, la théorie de son assistant n'est qu'une ingénieuse hypothèse.

Il ne peut pas admettre que ses malades — les malades d'un professeur de l'Université Impériale! — meurent d'une infection cadavérique. Pour lui c'est impossible. Cependant, pour qu'on ne dise pas qu'il n'apprécie pas les initiatives des jeunes et tant que ces mesures ne nuiront pas à la bonne marche de la clinique, il autorise Semmel-

weis à prendre toutes les mesures prophylactiques qu'il désire.



Avec l'autorisation de son chef, Semmelweis, vers la fin du mois de mai 1847, a fait disposer des lavabos aux portes des salles et toute personne entrant chez les malades doit se désinfecter soigneusement les mains avec une solution de chlorure de chaux.

Le résultat fut inespéré : brusquement la mortalité tomba de 18 % à 1,20 %.

Le génie de Semmelweis avait formulé la conception de l'hétéro-infection en obstétrique et jeté les fondements de l'antisepsie.

« Il a indiqué du premier coup les moyens prophylactiques que l'on doit prendre contre l'infection puerpérale avec une telle précision que l'antisepsie moderne n'a rien eu à ajouter aux règles qu'il avait prescrites. » (Widal)

Il a fait cela vingt ans avant l'application par Lister de la théorie pasteurienne des ferments au traitement des plaies et trente-deux ans avant la démonstration faite par Pasteur des agents pathogènes des infections.

V

Après cette découverte fondamentale, chaque heure, chaque minute font faire à Semmelweis un pas vers la vérité, vers la connaissance de l'étiologie de la fièvre puerpérale et bientôt grâce à lui l'humanité pourra être délivrée de ce fléau terrible qui ravissait l'épouse à l'époux, la mère aux enfants.

A la clinique la vie est intense.

Les événements se précipitent.

Médecins et étudiants arrivent de pays lointains à la Maternité de Vienne où le nombre des hospitalisées est considérable. Il s'y trouve des cas très rares qu'il n'est pas donné d'observer tous les jours. Ce jour-là il y aura au moins douze accouchements, dont celui d'une femme cancéreuse qui présente une grosse tumeur gangrenée de la matrice.

Tout le monde veut la voir, l'examiner et tout le monde se demande comment se passera l'accouchement.

Semmelweis en personne surveille les étudiants qui se lavent les mains comme d'habitude. Ils se frottent les ongles avec une brosse dure, bien savonnée, puis trempent leurs mains dans la solution de chlorure dont l'emploi est devenu réglementaire.

Bien entendu, on commence la visite matinale par l'examen de la femme cancéreuse. Semmelweis fait le premier toucher et indique aux étudiants les caractères pathologiques de l'utérus.

Il leur conseille d'examiner attentivement cette femme car la coexistence d'un cancer primitif avec la grossesse est un fait absolument rare, exceptionnel même. D'habitude quand une cancéreuse devient enceinte, elle ne mène pas sa grossesse à terme, celle-ci étant interrompue soit par un avortement, soit par un accouchement prématuré.

Et quand exceptionnellement la femme n'avorte pas, l'accouchement par une voie génitale cancéreuse peut être un véritable désastre; la tumeur s'oppose à une dilatation suffisante du col utérin et les contractions de la mère, luttant énergiquement contre un col qui résiste, finissent par rompre l'utérus. Une déchirure étendue s'opère au moment de l'accouchement, souvent accompagné de déchirures du périnée et d'une hémorrhagie abondante qui peut être mortelle.

Semmelweis parle d'une voix claire et les étudiants

l'écoutent en silence dans cette salle grise mal éclairée qui ressemble à un cloître.

Puis, ils examinent la malade et constatent eux-mêmes la présence d'une tumeur saignante, molle et dure à la fois.

Après avoir terminé cet examen, sans songer à se laver les mains, ils vont plus loin et examinent d'autres femmes qui attendent leur délivrance.

Semmelweis regarde avec satisfaction ses malades alignées l'une près de l'autre dans des lits très propres et sur la tête desquelles ne flotte plus le danger mortel.

Depuis deux ou trois mois, pas une des femmes qui soit morte.

Depuis que les étudiants se désinfectent les mains et n'apportent plus les particules cadavériques dans les organes génitaux des femmes, il n'y a plus d'infection et la mortalité est minime.

En sortant de l'hôpital, il pense à ce beau résultat obtenu. Il traverse les voûtes obscures de la cour, revoit l'heure où il est entré là pour la première fois et le souvenir des mortes d'autrefois revient à sa mémoire.

Mais il chasse ces tableaux si lointains déjà et qui ne doivent plus se renouveler. Ses malades ne mourront plus désormais!

En cette journée chaude et ensoleillée d'octobre, Semmelweis ne sent plus que deux grandes joies : celle d'être jeune et celle de donner la vie.



Les douze accouchées ont été délivrées normalement, la cancéreuse elle-même a mis au monde un bel enfant bien portant.

Mais survient le cataclysme. Le jour même la fièvre apparaît, déjà trois des jeunes mères font de la tempéra-

ture. Le lendemain, six sont prises et le troisième jour toutes ont la fièvre puerpérale. En quinze jours, toutes les douze sont mortes, pas une seule qui ait pu être sauvée.

La panique renaît et s'empare inexorablement de la première clinique.

Le professeur Klein sourit du piteux résultat obtenu par la désinfection. Comme il a eu raison de ne pas croire en la théorie de Semmelweis et de ne pas prendre pour argent comptant ses enfantillages!

Semmelweis est profondément atteint par ce désastre, mais il ne désarme pas devant le scepticisme ironique de son chef.

Cette réapparition de la mortalité lui est une sévère leçon. L'infection a une source commune : toutes les femmes mortes ont été examinées après la cancéreuse. Il est donc probable que non seulement les matières cadavériques peuvent produire l'infection, mais que toute matière en décomposition, toute substance organique impure introduite dans la circulation du sang, et au premier chef les sécrétions sanieuses des organismes vivants malades peuvent être également une source d'infection pour les accouchées saines.

Désormais, les élèves devront se laver les mains dans une solution de chlorure de chaux, non seulement au sortir de l'amphithéâtre mais aussi avant chaque examen.

Semmelweis ordonne que cette désinfection soit étendue aux instruments et au matériel de pansement qui peuvent être également vecteurs de l'infection.

A la suite de ces nouvelles mesures, la mortalité par suite de fièvre puerpérale retombe presque à néant.

Mais comme si le sort voulait se livrer au plus terrible et au plus cruel des jeux, ce résultat ne devait pas être durable.

Pendant quatre semaines, la victoire parut acquise de

nouveau à Semmelweis, puis le fléau fit une réapparition plus terrible que jamais.

Cette fois Semmelweis est anéanti. Ses nuits sont terribles, peuplées de cauchemars où les mortes se dressent devant lui.

Il sombre dans une de ces fiévreuses mélancolies qui, au cours de son existence, le briseront plus d'une fois.

Il s'enferme et se replie sur lui-même. Il n'arrive pas à déceler la cause de ces nouveaux cas mortels et cette idée lui est si insupportable qu'il en devient presque fou.

Ses ennemis, de jour en jour plus nombreux, se gaussent de ses efforts.

Que faire?

Ce mal inquiétant est de plus en plus mystérieux. Ces nouveaux cas mortels sont apparus dans une même chambre, sans régularité aucune, mais l'un après l'autre.

Indiscutablement, la matière infectante provient de la chambre. Or, cette chambre est réservée aux femmes qui doivent garder le lit quelque temps encore après leurs couches. Aucun médecin ne les a examinées. Personne n'a pu transporter l'agent pathogène et pourtant dans cette chambre les morts se succèdent.

Il se souvient qu'un des lits est occupé par une femme accouchée depuis peu, qui présente un abcès ouvert au genou.

L'infection proviendrait-elle de cette femme?

Semmelweis est incrédule. Aucun médecin n'a touché à la plaie!

Mais pour faire quelque chose, pour tenter de calmer son inquiétude, il isole cette malade et la fait transporter dans une autre chambre.

Dès ce moment la mortalité cesse et Semmelweis de conclure que même sans contact la transmission de l'agent

pathogène est possible par l'air qui se charge de particules sanieuses.

Il fait donc séparer les femmes malades des femmes saines.

Et c'est ainsi que petit à petit sa théorie se complète et qu'il peut enfin parvenir à expliquer toutes les causes de ce lamentable fléau.

Grâce à quelques nouvelles observations, il a compris la possibilité de l'auto-infection et, grâce à ses recherches, il a pu préciser sa doctrine.

Restait à lui donner une application pratique. Et ce n'était pas le plus facile.

L'aveuglement des hommes est sans bornes et exige le sacrifice de milliers de vies humaines avant d'admettre une découverte qui bouleverse sa misérable routine.

VI

La nouvelle théorie de Semmelweis sur l'étiologie de la fièvre puerpérale s'était vite répandue dans les milieux médicaux de Vienne et y avait fait une certaine sensation. Mais cette découverte était en opposition avec la plupart des idées dominantes et elle heurtait par trop les thèses des pontifes pour s'imposer aisément.

Comme plus tard au temps de Pasteur — et malgré la tyrannie de l'enseignement médical qui pesait alors sur les esprits — quelques jeunes médecins furent entraînés et vinrent à la Maternité pour voir de près ces méthodes qui permettaient de combattre la fièvre puerpérale. Ces jeunes embrassèrent pour la plupart avec une foi ardente les théories de Semmelweis, qui trouve également l'appui de quelques-uns de ses anciens maîtres.

Mais la plupart des professeurs de la Faculté étaient

les adversaires résolus de la nouvelle méthode et le chef lui-même de Semmelweis, le professeur Klein, était le premier à méconnaître cette saine logique scientifique, incapable, même après de longues années de pratique, de voir la réalité autrement qu'à travers la tradition de l'école de son temps.

La découverte de son assistant avait, de plus, blessé sa vanité. D'un naturel jaloux, disposé à diminuer toujours les mérites des autres, il allait s'attacher à poursuivre de sa haine son jeune assistant. Au reste il croyait sincèrement que la fièvre puerpérale était due au génie épidémique et que les résultats obtenus par les méthodes de Semmelweis n'étaient qu'un effet du hasard.

Seuls Rokitansky, Skoda, Hebra et Heller surent s'élever à la hauteur de leur ancien élève.

Hebra, le premier, publia dans son journal une longue étude sur la méthode de Semmelweis et à quelque temps de là Heller, médecin chef et directeur de l'Hôpital Général de Vienne, dit dans une de ses leçons que la découverte de Semmelweis présentait un tel intérêt pour l'avenir de la chirurgie et de l'obstétrique qu'elle méritait l'attention du monde scientifique et particulièrement celle des pouvoirs publics.

Skoda, qui s'était fait le plus ardent défenseur de Semmelweis, adressa un rapport au docteur Eden, directeur des études médicales au ministère et, en attirant son attention sur les statistiques publiées par Semmelweis, lui demanda de soumettre à une expérience décisive une découverte d'une si grande importance scientifique.

Des semaines et des semaines s'écoulèrent sans réponse. Skoda s'adressa alors à l'assemblée des professeurs et demanda la nomination d'une commission en vue d'examiner en toute impartialité les résultats obtenus par Semmelweis.

Le professeur Klein protesta énergiquement contre la réunion de cette commission. Il déclara qu'il avait déjà jugé lui-même la méthode de Semmelweis et qu'il la trouvait sans intérêt; qu'il lui serait désagréable d'autre part qu'une commission se mêlât des affaires de sa clinique, qu'il entendait diriger lui-même comme bon lui semblait sans intervention et sans critique d'autrui.

Malgré l'opposition de Klein, la proposition de Skoda fut acceptée. Mais Klein n'admettait pas qu'on pût lui résister. Il fit des démarches auprès du ministre qui interdit finalement à la commission de se réunir.

Une telle aberration atterra Semmelweis à qui cette nouvelle venait de rendre évidente la haine que lui avait vouée son chef.

Il continua pourtant ses fonctions d'assistant. Mais la condamnation publique de ses méthodes par le professeur Klein le livrait à la raillerie de tous. Le personnel de l'hôpital tourne en dérision ses théories, puis les étudiants déclarent que se laver les mains avant chaque exploration est ridicule et qu'ils ne se soumettront plus désormais à ces lavages malsains au chlorure de chaux.

C'était l'effondrement. La déception fut si cruelle pour Semmelweis que quelques semaines plus tard, quand la prolongation de ses fonctions d'assistant lui fut refusée, il n'éleva même pas une protestation contre cette condamnation aussi brutale qu'injuste.

Du reste, une protestation aurait été inutile.

Le professeur Klein, dans sa misérable incompréhension, était bien décidé à étouffer toute la vérité qui venait de se faire jour sur la fièvre puerpérale. Il avait mis en œuvre contre Semmelweis tous les moyens, toutes les influences dont il disposait. Et le professeur Klein était *persona grata* à la Cour Impériale...

Sa volonté était plus forte que toute vérité scientifique.



Semmelweis en resta anéanti.

Partout où il tournait ses regards, il ne voyait que l'effondrement de sa doctrine et l'inutilité de son effort. Ses enseignements n'étaient plus admis. On croyait de plus belle au génie épidémique, à la fatalité de la fièvre puerpérale. La funeste ignorance s'était fermement établie et elle continuait à faire des hécatombes.

Cependant Skoda, qui n'a pas oublié les difficultés de ses propres débuts, n'abandonne pas Semmelweis à ses ennemis. Il lui conseille de rester à Vienne et de demander sa nomination de privat docent d'accouchement qu'on ne pourra lui refuser. Semmelweis, qui a la certitude la plus absolue en la valeur de sa théorie, tente encore cet ultime recours pour avoir librement accès aux salles de la Maternité.

En attendant, il passe ses journées dans les archives de la clinique où il étudie les anciennes statistiques.

La Maternité de Vienne avait à cette époque un passé de 63 ans qui se totalisait par 186.000 accouchements.

Sous les voûtes obscures de la grande salle où la lumière elle-même semble hésiter à pénétrer, Semmelweis ranime les chiffres morts pour y puiser la confirmation de sa doctrine.

Il classe ces chiffres qui, en reprenant vie, peuvent convaincre tous ceux qui ont le souci de la vérité.

Mais il ne lui est pas donné de terminer son travail, car le professeur Klein lui fait savoir que les archives de la clinique ne sont pas publiques et que leur entrée est interdite aux étrangers.

Cette nouvelle humiliation fut dure pour Semmelweis. Après deux années consacrées à la Maternité, on lui interdisait la consultation des archives comme à un étranger!

Quand la bibliothèque de la Maternité lui fut fermée. Semmelweis s'enferma dans un laboratoire avec le docteur Lautner et inocula aux cobayes les lochies septiques des accouchées pour reproduire expérimentalement la fièvre puerpérale.

Skoda considère avec juste raison ces expériences comme des preuves indiscutables de la théorie semmelweissienne et les communique à l'Académie des sciences de Vienne. Il en fait un exposé magistral, très documenté, et démontre d'une façon tout à fait concluante que la fièvre puerpérale provient d'une hétéro-infection et que cette infection est inoculable aux animaux.

A la dissection, on trouve chez les cobayes les mêmes altérations pathologiques qu'on observe sur les cadavres des femmes mortes d'une infection puerpérale ou d'une septicémie généralisée.

Skoda demande à l'Académie de contribuer à l'expérience de Semmelweis en contrôlant la valeur scientifique de ces travaux.

Les membres de l'Académie, convaincus par les arguments de Skoda, se décident à voter un crédit de 100 couronnes et désignent le physiologiste Brucke pour reprendre avec Semmelweis les expériences sur les animaux.

La communication de Skoda, où il étudie dans tous ses détails la découverte de Semmelweis, fut imprimée et envoyée à plusieurs professeurs étrangers en les invitant à essayer de la désinfection aux lotions *tehl*lorurées et en les priant de faire connaître les résultats qu'ils obtiendraient.

Les professeurs d'obstétrique de ce temps, à l'exception de deux, n'apprécièrent pas les enseignements de Semmelweis. Bien au contraire, ils le traitèrent avec mépris. La plupart ne prirent même pas la peine de répondre.

Cet aveuglement paraît incompréhensible, si bien que

Hebra pouvait dire fort justement que lorsqu'on ferait l'histoire des erreurs humaines, on trouverait difficilement des exemples aussi frappants et qu'on resterait stupéfaits à la pensée que des hommes aussi compétents et aussi spécialisés aient pu dans leur propre science témoigner de tant d'aveuglement et de stupidité.

Deux hommes cependant se rallièrent à l'opinion de Semmelweis. Un jeune médecin de Strasbourg, F. Wiegner, montra une foi absolue pour la découverte de Semmelweis et la porta à la connaissance du public médical de France. Le 20 avril 1849, dans la *Gazette Médicale de Strasbourg*, il publiait un article de tête intitulé: « Des moyens prophylactiques appliqués au Grand Hôpital de Vienne contre la fièvre puerpérale. »

Cet article commence ainsi: « Le docteur Semmelweis, accoucheur en second (assistentzartz) de la première clinique obstétricale de Vienne, est parvenu, il y a bientôt deux ans, à faire diminuer d'une façon surprenante la mortalité qui régnait dans son service...

« Témoin oculaire et convaincu que chaque jour de retard fait des victimes dont la mort aurait pu être évitée, je n'ai si longtemps hésité à publier cette notice que parce que j'espérais voir une plume ayant plus d'autorité que la mienne se charger de ce soin; cet espoir a été déçu, seule l'*Union médicale* a publié un petit article qu'elle a voulu sans doute frapper d'avance de stérilité en le rangeant dans la rubrique des anecdotes douteuses.

« Voici maintenant le précepte dont l'application a donné les succès signalés: Défense de procéder à l'exploration vaginale avant d'avoir lavé la main dans un liquide capable d'enlever ou de détruire les substances qui peuvent imprégner l'épiderme ou y adhérer. Dans le principe, on faisait laver les mains dans une solution très étendue

de potasse caustique, puis dans de l'eau acidulée; cette manière de faire eut tout l'effet voulu, mais elle fut remplacée avec avantage par des lotions dans de l'eau saturée de chlorure de chaux, lesquelles altèrent moins l'épiderme. Il importe avant tout de nettoyer au moyen d'une brosse et avec un soin minutieux l'ongle et les sillons épidermiques qui le circonscrivent. Tel est tout le secret.

« Aujourd'hui, je suis en mesure de fonder mes assertions sur les données statistiques suivantes :

TABLEAU DE LA MORTALITÉ QUI A RÉGNÉ
A LA PREMIÈRE CLINIQUE D'ACCOUCHEMENT DE VIENNE
PENDANT LES NEUF DERNIÈRES ANNÉES

ANNÉES	NOMBRE des accouch.	NOMBRE DES DÉCÈS	
		par an	sur 100 accouch.
1840	2.810	267	9,50
1841	2.845	238	8,44
1842	3.067	521	16,98
1843	2.871	274	9,57
1844	2.918	260	8,91
1845	3.255	241	7,40
1846	3.354	459	13,68
1847	3.375	176	5,21
1848	3.526	45	1,27

Il est impossible d'être plus précis, plus clair et plus net.

A la demande du docteur Wieger, Semmelweis adressa une note à l'Académie des sciences. Mais cette note n'arriva pas à la connaissance du public et Semmelweis ne reçut jamais de réponse. L'article de Wieger lui-même se heurta à l'indifférence absolue des maîtres français.

Un autre accoucheur, le professeur Michaelis, de Kiel, entrevit également les conséquences d'une aussi considérable découverte. Dans une belle lettre adressée à un de ses élèves, il confirme les constatations de Semmelweis;

plus il a été à même d'en apprécier la portée, plus il a été convaincu que cette théorie est juste, si bien qu'il s'accuse d'avoir causé la mort d'une de ses cousines en l'accouchant peu après avoir soigné un certain nombre de femmes atteintes de fièvre puerpérale.

Cette pensée entraîna d'ailleurs chez le professeur Michaelis une profonde mélancolie qui le poussa au suicide. L'obsession du crime impardonnable dont s'accusait sa conscience professionnelle l'amena en effet à se jeter sous les roues d'un train en marche.

A part ces deux partisans dont le dernier eut bientôt une fin si tragique, Semmelweis ne rencontre partout que de l'hostilité et une soumission aveugle aux méthodes de la vieille tradition. Les maîtres refusent de se départir de leur opposition hypocrite malgré la confirmation de toute la valeur de la découverte de Semmelweis apportée par les faits.

Dans quelques rares services d'hôpital où on luttait contre la contagion, la mortalité avait beaucoup diminué, cependant que dans les autres services les malades succombaient en grand nombre. Mais on refusait d'admettre la théorie de Semmelweis.

Elle était trop simple pour une vérité scientifique.

Devant ce qui passait pour un fléau capricieux et fatal, on restait inactif, on adoptait une conduite passive et gémissante pour ne pas porter atteinte aux vieux dogmes et les sacrifier aux idées d'un jeune médecin qui n'était même pas professeur.

Pourtant Skoda, le grand défenseur de Semmelweis, signale les consciencieuses recherches de celui-ci et les conclusions pratiques qu'il en tire au professeur Scanzoni, chef de l'école de Prague et un des accoucheurs les plus en renom de cette époque.

Scanzoni, dédaigneux à priori, se déclare pour sa part

absolument sceptique en matière de contagion. Les opinions subversives de Semmelweis lui paraissent même fort dangereuses.

Il possède sa théorie sur l'étiologie de la fièvre puerpérale. Il se refuse à ne voir dans ce mal qu'une simple infection et il le rapporte à une altération primitive, essentielle, profonde, de toutes les humeurs de l'organisme.

Lui aussi, il trouve que la théorie de Semmelweis est trop simple, mais, sur l'insistance de Skoda, il essaie quand même la méthode de désinfection proposée par Semmelweis — pour déclarer publiquement quelques mois après que les résultats rapportés par Semmelweis sont faux et nullement conformes à ce qu'il a observé dans son service.

La mauvaise foi de Scanzoni est évidente. Le mal fondé de sa déclaration ne fait aucun doute. Sa réponse n'est pas sans une certaine aigreur, prêchant ses moyens thérapeutiques à lui contre la fièvre puerpérale, à savoir les saignées abondantes et précoces, les bains de vapeur aromatiques, etc...

Les conclusions de Scanzoni trouvaient des échos.

Krivich, professeur et accoucheur à Wuntzbourg, repousse de toutes ses forces les méthodes de prophylaxie de Semmelweis. Il invoque encore le génie épidémique qui cause la fièvre puerpérale et raille Semmelweis qui pense pouvoir lutter contre la fatalité.

Hebra fait connaître les découvertes de Semmelweis en Angleterre et s'y heurte à la même force d'inertie.

Simpson d'Edimbourg lui-même, ce grand médecin qui donna dans sa carrière des preuves incontestables de son talent, ne comprit rien ou ne voulut rien comprendre à cette révolution de l'obstétrique qui lui était annoncée de Vienne, bien que les ravages constatés dans les Maternités anglaises soulevassent une grande émotion dans ce pays.

Sur la demande de Hebra, un jeune médecin, le docteur Routh, partit pour Londres où il fit à la Société médicale une conférence très documentée sur les résultats obtenus par Semmelweis à la Maternité de Vienne.

On l'écouta, on l'applaudit même, mais il ne convainquit personne.

La série noire continuait, en Angleterre comme ailleurs.



En lisant les réponses dédaigneuses de ses contradicteurs, Semmelweis décida de faire une mise au point de sa découverte. Il s'était aperçu de la confusion qui s'était faite autour d'elle, tout le monde parlant d'infection cadavérique alors qu'il avait beaucoup élargi le cadre de ses observations et démontré que la fièvre puerpérale tenait à une cause locale, l'infection, dont la source pouvait être autre que le contact de particules cadavériques.

Le 15 mai 1850, il fit une longue communication à la Société Impériale de médecins de Vienne. Il savait que sa théorie était non seulement l'objet de nombreuses attaques, mais, de plus, était faussement interprétée; pour dissiper tout malentendu il reprit toute l'histoire de la fièvre puerpérale et, par une argumentation très logique, il expliqua sa théorie sur l'étiologie de cette maladie. Devant cette assemblée sceptique et hostile où la moindre fissure pouvait déterminer la ruine de tout l'édifice, il apporta son énorme documentation statistique et prouva que la cause la plus fréquente de la fièvre puerpérale était l'hétéro-infection, apportée du dehors, mais que ce n'en était pas la cause unique. Toute substance organique en voie de décomposition introduite dans la circulation du sang peut atteindre la femme en travail, au premier chef

les sécrétions sanieuses des organismes vivants malades et les suppurations de toute nature.

Il montra qu'il s'agissait d'une affection spéciale attaquant non seulement la mère mais aussi le fœtus et le nouveau-né, en entraînant les mêmes symptômes.

Sa foi en sa découverte donna à Semmelweis une éloquence persuasive.

Lui qui n'avait jamais eu la parole facile trouva, comme obéissant à un appel intérieur, des accents pathétiques pour convaincre ses adversaires.

Il développa sa doctrine avec précision et exactitude, faisant preuve à cette tribune de toute l'énergie de son caractère et de toute la puissance de son esprit. Il affirma que la fièvre puerpérale était contagieuse et la transmission de l'agent pathogène possible par l'air chargé de particules sanieuses.

La théorie ancienne de l'étiologie de la fièvre puerpérale n'était à ses yeux qu'une erreur fatale qui, si on avait su la combattre, aurait épargné des milliers de femmes et d'enfants.

Pendant cet exposé, la salle s'échauffait. L'émotion, de sourde et imperceptible, s'extériorisait de plus en plus franchement. On aurait dit que tous étaient conquis par la théorie de Semmelweis, mais qu'une passion malsaine les poussait à répudier la vérité envers et contre tout.

Pour terminer sa communication, Semmelweis indiqua les moyens de prophylaxie; une propreté très grande, la désinfection des mains dans une solution de chlorure de chaux, et formula ce principe, devenu depuis la base solide de la science obstétricale et de la chirurgie: « N'introduisez aucune matière corrompue dans l'organisme et éloignez-en celles qui s'y trouvent avant leur résorption. »

Après cet exposé, une lutte chaude s'engagea à la Société entre partisans et adversaires de la nouvelle théorie.

Ses contradicteurs posèrent à Semmelweis plusieurs questions auxquelles il répondit par des arguments de bon sens. Un instant toute l'anxiété de Semmelweis disparut. La certitude de défendre la vérité donnait à ce timide une énergie farouche pour combattre ses adversaires.

A la fin de la réunion, Rokitansky, qui avait présidé la séance, résuma encore une fois le discours de Semmelweis et il eut pour son élève des paroles si élogieuses que celui-ci se sentit récompensé de ses patientes recherches et en oublia pour un moment ses nuits d'insomnie et ses humiliations. Il croyait avoir franchi l'étape décisive et qu'enfin rien n'arrêterait plus la marche de la vérité. Après ces mois d'attente vécus dans la fièvre, le triomphe de cette soirée lui apportait la plus douce des récompenses et le stimulant le plus énergique pour son activité.

Quelques mois plus tard, le 10 octobre 1850, après une deuxième demande, il est nommé privat docent.

Mais la Faculté, pour lui prouver l'hostilité qu'elle conserve toujours à son égard, le nomme docent à la chaire théorique d'accouchement, à la condition que ses démonstrations pratiques soient faites exclusivement d'après des planches anatomiques.

Cette condition limitait considérablement son enseignement.

Lui qui voulait, et par ses leçons cliniques, et par ses démonstrations dans l'amphithéâtre, vaincre l'ancienne erreur et créer une nouvelle génération de praticiens convertis à sa doctrine, était ainsi condamné à rester à l'écart et, malgré son titre, à ne pouvoir enseigner sa théorie.

Ses ennemis étaient plus forts que lui, tout seul avec sa vérité. Mais cette fois-ci c'en était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il lui faut sortir au plus tôt de cette prison de l'esprit où on étouffe sa pensée et où on dresse des barricades autour de ses doctrines. La mentalité de l'école

viennoise lui pèse trop. Il reprendra sa liberté, ira vers des horizons plus larges, des esprits plus libres.

Dans un sursaut d'amour-propre, il renvoie à l'Académie de médecine les 100 couronnes qu'on lui a accordées pour continuer ses expériences et donne sa démission de docent.

Et le 30 octobre 1850, Philippe-Ignace Semmelweis rentre dans son pays natal.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'année 1849 avait été pour les Hongrois une année fatale. Après une lutte héroïque de dix-sept mois qui s'annonçait par de nombreux succès, la guerre d'indépendance qu'ils soutenaient contre l'Autriche s'était terminée par un désastre. L'armée nationale avait capitulé devant les Russes intervenus en faveur des Autrichiens. Cent cinquante mille soldats du Tzar avaient pénétré en Hongrie et écrasé les quelques milliers d'hommes épuisés de fatigue. Toute résistance du pays fut vaincue et, dès le mois d'août 1849, la population fut livrée à la vengeance du général Haynau, commandant en chef des armées impériales.

C'eût été à la fois une preuve de noblesse et d'habileté que d'honorer par la clémence et la compréhension une victoire qui n'avait en somme été achetée que par l'intervention étrangère. Pourtant il en fut autrement.

L'Autriche suivit sa politique vindicative habituelle et la vengeance du vainqueur fut impitoyable. Les chefs militaires et civils qui n'avaient pu se réfugier à l'étranger furent les uns fusillés, les autres pendus.

Les exécutions qui suivirent les premières mesures rappellent les sanglantes journées de la Terreur.

Lorsque cette haineuse ivresse fut calmée, une amnistie partielle limita le nombre des victimes, sans supprimer cependant les incarcérations arbitraires. Il fut constitué une sorte de régime martial qui supprimait toute constitution et toute liberté individuelle. Ce régime, sous la direction de Bach, ministre autrichien, nommé gouverneur de Hongrie, s'efforça d'effacer complètement l'autonomie nationale — et par ses soins, justice, administration, instruction publique, tout fut, dans la mesure du possible, démembré et dénationalisé.

La réaction allait pouvoir s'exercer sans obstacles.

L'institution du jury et les séances publiques des tribunaux furent supprimées, les élections des corps municipaux suspendues. La police sévissait arbitrairement au détriment du pouvoir judiciaire. La liberté de la presse en ce qui touchait les affaires publiques était lettre morte. Toute publication de journal en langue hongroise était interdite. La bureaucratie centralisée se montra l'instrument docile d'un système de germanisation imitoyable.

Le gouvernement autrichien, uniquement préoccupé d'assurer l'influence autrichienne en Allemagne, espérait se concilier les sympathies allemandes en assurant à l'élément germanique la suprématie sur les autres nations.

C'est dans ce but politique que la Hongrie fut sacrifiée et que les Hongrois connurent la plus terrible des oppressions.

La vie intellectuelle tomba également sous le coup de la réaction. L'Académie hongroise dut cesser son activité et ses séances furent suspendues.

Une seule société de médecine restait autorisée pour la Hongrie. Elle siégeait à Pest une fois par mois sous la surveillance effective d'un commissaire de police.

L'unique journal médical du pays, la *Gazette médicale*,

avait été supprimé dès 1848. La Faculté de médecine de l'Université de Budapest fut fermée, Balassa, son doyen, incarcéré et la plupart des professeurs durent se réfugier à l'étranger.

Jamais tyrannie ne fut si féroce, si odieuse.

Dans le pays en deuil, tous semblaient dans une grave méditation sur le lendemain. La révolte grondait parmi la population affamée. Les Hongrois, le cœur plein d'amertume, épuisés par la tourmente, par la grande défaite, l'étaient encore davantage par la terrible dictature des Autrichiens. La Hongrie saignait de mille plaies. La capitale même n'offrait plus que le spectacle d'un immense désespoir.

C'était la misère pour le corps et la nuit pour l'esprit.

C'est alors que Semmelweis, ulcéré par ses défaites de Vienne, reprit le chemin de son pays natal.

II

La nuit tombe très vite en Europe Centrale.

Semmelweis arrive à Budapest le 30 octobre 1850, par un après-midi d'automne, sous un ciel couvert et triste. Le vent siffle, une brume épaisse enveloppe la ville comme un voile de crêpe. Du bord du Danube il ne voit rien de la ville qui lui paraît lointaine, aussi lointaine que Vienne.

Les fenêtres sont obscures. La nuit éloigne les maisons, allonge les ponts qui prennent des formes irréelles et fantomatiques.

La ville a l'air endormie ou morte. Une petite pluie fine tombe et semble ne devoir jamais s'arrêter.

Le chemin paraît interminable à Semmelweis. De rares lumières brillent dans le quartier autrefois familier, et

bientôt il reconnaît la maison familiale de briques et de bois, quittée déjà depuis si longtemps.

Les années qu'il a passées à Vienne et surtout les dernières semaines l'ont beaucoup changé. Il a vécu treize ans à l'étranger et maintenant il revient, à peine âgé de 32 ans, mais terriblement déprimé. Les soucis de la vie ont creusé son visage. Son crâne est presque entièrement dénudé, l'arc de la bouche est tendu et un sillon profond marque les commissures des lèvres. La mélancolie voile ses yeux et il est plus taciturne que jamais.

Dès son arrivée il organise sa vie nouvelle. Pendant son séjour à Vienne, ses parents sont morts, sa famille a été dispersée par la révolution, mais il retrouve dans sa ville son ancien camarade, le bon Markusovsky, médecin à Budapest, qui le présente à ses camarades, quelques jeunes médecins qui n'ont point encore entendu parler de lui mais qui le reçoivent avec la bienveillante sympathie de la jeunesse. Semmelweis leur en impose par sa puissante volonté, son calme, ses immenses connaissances et, au bout de quelques semaines, des amitiés fidèles se resserrent autour de lui.

La ville est bien transformée depuis qu'il l'a quittée. La police impériale interdit les réunions, mais les jeunes gens trouvent quand même le moyen de se réunir de temps à autre dans une maison amie autour d'une chandelle pour s'entretenir du mouvement scientifique et rêver d'une patrie libérée. Ces réunions se prolongent quelquefois tard dans la nuit et bien souvent les amis ne se séparent qu'à l'aube, bien longtemps après que le dernier bout de chandelle a été consumé.

Les jours se passent ainsi dans une sorte d'attente mystérieuse. Les jeunes médecins de Budapest ne savaient pas grand'chose de la découverte de Semmelweis. Par Markusovsky ils en ont vaguement entendu parler. Quant au

monde officiel des professeurs, il l'ignorait complètement. Rien d'étonnant étant donné l'attitude hostile de Vienne. Semmelweis n'est donc pas surpris de constater que dans les hôpitaux de la ville non seulement on n'applique pas ses principes de désinfection, mais qu'encore on commet journellement les erreurs tant de fois dénoncées par lui.

Quelques jours après son retour, il rend visite à l'accoucheur de la maternité de l'hôpital Saint-Roch. Il le trouve en train de procéder à un accouchement dans un milieu très septique, et, quand il l'a entretenu de sa découverte, il s'entend répondre que ces questions n'intéressent pas beaucoup l'accoucheur en chef qui est d'abord chirurgien, puis médecin légiste, et n'accouche qu'en troisième lieu, quand il en a fini avec ses autres occupations, principalement ses expertises de médecine légale qui l'intéressent surtout. Il serait même très heureux d'être déchargé de son service à la maternité et de pouvoir en passer la direction à un confrère.

Semmelweis comprend qu'ici les mères ont besoin de lui. Au fond de son cœur renaît l'espoir de réaliser enfin son rêve et d'imposer sa doctrine au moins dans les hôpitaux de son pays. Sans perdre de temps il demande à être nommé accoucheur à l'hôpital Saint-Roch. Dans sa demande il a produit ses titres scientifiques et mentionné ses travaux de Vienne; il compte fermement sur une réponse favorable.

Dans l'attente d'une nomination qu'il croit certaine, il retrouve tout son élan. Il aura enfin un point d'appui solide, une place forte d'où il répandra sa vérité partout dans le monde. L'avenir lui apparaissait comme une belle renaissance humaine.

III

Les jours passent fugitifs. L'automne fuit rapidement. C'est maintenant l'hiver. Budapest sort de sa torpeur. En ville les vainqueurs organisent des bals où ils convient la haute société hongroise. Celle-ci ne répond que par un silence glacial. Mais pour montrer aux vainqueurs, aux Autrichiens détestés, qu'elle n'a pas été brisée et qu'elle veut vivre, la jeunesse hongroise sort de sa désolation muette. Elle ne veut pas ressembler à ces condamnés à mort qui attendent, prostrés, le terme fatal. Elle organise des bals, elle aussi, où on danse entre Hongrois. On met une sourdine aux orchestres, mais la danse n'est pas sans entrain. La musique est triste, pleine de mélancolie, mais envoûtante.

A ce rythme, la douleur fond et une joie trépidante s'empare de la ville. Pendant cet hiver, Pest paraît un immense décor étalé sur la plaine. Quand le soir descend sur la ville, les Palais s'illuminent et, comme en signe de protestation, partout coule, glisse une foule bruyante.

Jamais les Hongrois n'avaient autant affirmé leur robuste vitalité que dans ces temps de deuil et de douleur.

Semmelweis participe à cette vie mondaine et brillante. Il devient même l'enfant gâté des salons. Son premier hiver à Budapest n'est qu'une longue fête. Les hommes appréciaient son esprit qui leur ouvrait un monde nouveau de sentiments et de pensées. Il plaisait aux femmes car il était beau garçon, excellent danseur et, de silencieux, était devenu un causeur spirituel.

Sa voix avait un ton chaud qui effleurait comme une caresse. L'harmonie de ses phrases faisait parfois songer à une musique lointaine. Un grand charme se dégageait

de toute sa personne, charme qui n'était pas seulement artificiel et mondain, car ses yeux regardaient les êtres et les choses avec une compréhension et une pitié infinie.

A cette époque il semble bien loin de la médecine. Il travaille à peine. Il se grise de musique, de joie. Il danse sans cesse et pourtant, quand son regard s'enfonce dans les yeux d'une belle Hongroise, il doit y voir parfois des lueurs qui peuvent lui rappeler les nuits d'angoisse de Vienne.

Non, il n'oublie pas la médecine, il sait que ses malades l'attendent. Son visage se crispe quand il pense aux souffrances des salles d'hôpital.

Sa nomination tarde et il en conçoit de l'impatience, puis de l'inquiétude.

Le printemps a succédé à l'hiver. Un beau printemps danubien qui sent le parfum des champs. L'odeur des fleurs d'acacia remplit la ville qui s'étale sur la plaine comme une large broderie. L'horizon s'élargit. Une vapeur chaude monte du Danube qui roule ses flots majestueux au milieu d'un des plus beaux paysages du monde.

Semmelweis, qui adore la nature, fait de longues promenades en voiture ou à cheval. Il va à la chasse. On le voit partout. Le printemps l'imprègne de son charme. Comme les années de Vienne sont loin! Semmelweis est heureux, naïvement heureux, comme il ne l'a jamais été dans sa vie.

C'est au milieu de cette sérénité qu'il reçoit la nouvelle de sa nomination.

Le 20 mai 1851, un an après sa communication à la Société Impériale de Médecine de Vienne, il était nommé accoucheur en chef sans traitement à l'hôpital Saint-Roch de Budapest.

IV

A cette époque il existait deux Maternités à Pest. La première appartenait à la Faculté de médecine et était dirigée par le professeur Berly. La seconde était celle de l'hôpital Saint-Roch. Cette dernière était annexée à un service de chirurgie où on soignait les malades atteintes d'affections gynécologiques, et on n'y recevait les parturiantes que pendant les deux mois de vacances. Et Semmelweis avait été nommé accoucheur pour cette période annuelle de deux mois.

Son nouveau service se trouvait dans une vieille maison couverte de lierre au bout d'un immense bâtiment. Il y avait deux salles de malades et une salle de travail.

Les six fenêtres de ces trois pièces donnaient sur la buanderie et sur l'amphithéâtre d'autopsie. Le nombre des accouchées était d'environ 120 à 200 par an. Ce n'était pas beaucoup, mais pour commencer Semmelweis n'en demandait pas tant. Il se montra satisfait de son petit service et se mit immédiatement au travail avec l'espoir de faire bientôt rayonner dans tous les coins du monde ses idées sur l'antisepsie.

Mais tout de suite il retrouve dans son hôpital la même incompréhension à laquelle, en quittant Vienne, il avait cru échapper pour toujours. L'insuffisance de l'établissement n'était compensée en rien ni par les conditions indispensables d'hygiène ni par la bonne volonté du personnel. Les femmes étaient entassées dans des salles malsaines, mal aérées, mal éclairées, humides. Les murs étaient vieux, quelques-uns même peu solides. Même négligence et même incurie qu'à Vienne.

L'assistant du service de chirurgie qui faisait les autopsies passait de l'amphithéâtre au service d'accouchement sans plus de façon et les médecins de garde à tour de rôle auprès des malades infectées s'en allaient ensuite soigner les accouchées normales. Dans ces conditions, les phénomènes observés à Vienne se reproduisaient inévitablement et la mortalité y était aussi élevée.

Semmelweis édicta dès son arrivée des mesures énergiques. Il institua sa méthode de désinfection, rendit obligatoires les lavages au chlorure de chaux. On nettoya l'hôpital de fond en comble et l'épidémie de fièvre puerpérale s'évanouit comme par enchantement. La mortalité tomba dans le service à 0,85 %. C'était un résultat magnifique dont le bruit ne tarda pas à se répandre dans la ville. Ce fut une excellente référence pour Semmelweis qui devait songer à se créer une clientèle, car l'héritage qui lui venait de ses parents avait complètement fondu, et il lui fallait songer à gagner sa vie.



Cependant Semmelweis n'était nullement satisfait. Son champ d'activité était fort restreint. Budapest n'avait pas encore l'importance qu'elle devait acquérir à la fin du XIX^e siècle et Semmelweis aurait voulu exercer dans une grande ville où le mouvement scientifique fût intense et où il aurait pu faire une place de premier plan à sa découverte. La haine de Klein et des autres l'avait exclu de Vienne. S'il s'orientait vers la Faculté de Prague qui était une des plus fréquentées après celle de Vienne? Il y avait justement une place de professeur vacante à l'école de sages-femmes. Semmelweis posa sa candidature. Il était connu dans cette ville, ses travaux y étaient appréciés, mais

c'était aussi là que se trouvait un de ses adversaires les plus acharnés, Scanzoni.

Quelle satisfaction il aurait eu à répandre sa doctrine dans la propre ville de Scanzoni ! A lutter contre lui pied à pied et à soutenir ses théories contre les erreurs de l'accoucheur qui faisait autorité ! Les amis de Semmelweis s'entremirent pour essayer de le faire nommer à Prague, mais la bonne volonté et l'enthousiasme de quelques hommes sans influence ne pouvaient rien contre l'avis de Scanzoni. La candidature de Semmelweis fut définitivement écartée.

Semmelweis reste donc à Pest et son existence se déroule monotone pendant quelques années.

Cependant, le monde scientifique ne cessait pas de s'occuper de lui. On l'attaquait beaucoup certes, mais sa théorie faisait son chemin parmi la jeunesse des milieux médicaux. Toutefois c'est toujours la vieille génération qui fait autorité et les jeunes défenseurs de la doctrine Semmelweissienne n'avaient pas grand poids. Un ami de Semmelweis, le docteur Arneth, résolut de défendre sa théorie contre l'injustice dont elle était l'objet. Il vint en France, à Paris, à seule fin de faire une communication à l'Académie de médecine.

La question intéresse vivement le monde médical français, car la mortalité dans les Maternités de Paris était plus élevée que partout ailleurs. Dans les premiers jours de janvier 1851, Arneth lit sa « Note à l'Académie sur le moyen découvert et employé par Ph.-Ignace Semmelweis pour empêcher le développement des épidémies puerpérales ».

Sur la proposition du professeur Orfila, doyen de la Faculté de Paris, qui préside la séance, la note est renvoyée à une commission composée de MM. Ricord, Danyau et Moreau. Ce fut un enterrement pur et simple. Jamais aucun rapport ne fut fait.

Mais le lendemain, le 9 janvier 1851, Henri de Castelnau publiait un article dans la *Gazette des Hôpitaux* sur la communication d'Arneth, sur laquelle il s'exprimait comme suit :

« Dans sa séance de mardi 7 janvier, l'Académie a entendu quatre lectures. La première a été faite par M. Arneth, jeune médecin autrichien venu en France, dit-il, pour étudier la fièvre puerpérale et qui n'a pas voulu rentrer dans son pays sans faire connaître à l'Académie la découverte importante faite par son maître, M. Semmelweis. La cause principale, la plus fréquente de la fièvre puerpérale se trouverait dans l'action sur les parties sexuelles des femmes des molécules cadavériques restant sur les mains des élèves et des médecins lorsque, après une dissection ou une autopsie, ils vont pratiquer le toucher. Les ablutions des mains, quelque consciencieuses qu'elles soient, ne sauraient enlever les molécules cadavériques qui restent sur la peau.

« Les ablutions au chlorure de chaux peuvent détruire entièrement ces molécules et empêcher ainsi le développement de la fièvre puerpérale en en détruisant la principale cause.

« Nous voudrions pouvoir user généreusement envers notre honorable confrère du devoir de l'hospitalité; mais les droits de la science et de la vérité passent avant toute autre chose et nous ne pouvons nous dispenser d'exprimer la surprise que nous ont causée les opinions de M. Arneth. Puisque son voyage et son séjour à Paris avaient pour but spécial l'étude de la fièvre puerpérale, comment a-t-il pu ignorer qu'à la Maternité et à la clinique de la Faculté les femmes accouchées se trouvent précisément dans les mêmes conditions que celles des deux cliniques de Vienne et que, nonobstant, les épidémies de fièvre puerpérale ne

sont ni moins fréquentes ni moins meurtrières rue de la Bombe que place de l'Ecole-de-Médecine.

« Si M. Arneth n'a pas ignoré ce fait, comment a-t-il pu conserver la moindre foi dans l'opinion que lui a transmise son honorable maître et compatriote? Nous ne saurions nous l'expliquer.

« La cause invoquée par M. Arneth étant démontrée imaginaire, il serait inutile d'insister davantage sur les moyens propres à détruire cette cause. Nous devons ajouter cependant que l'action du chlorure de chaux auquel M. Arneth reconnaît la propriété de détruire toutes les molécules cadavériques qui peuvent rester adhérentes aux mains après une dissection, n'est rien moins que sûre. Le contraire même est aujourd'hui probable. Les observations récentes et les observations extrêmement intéressantes et actuellement encore en cours d'exécution de M. Renault d'Alfort prouvent que le chlorure de chaux n'a aucune des propriétés antiseptiques qu'on lui avait si gratuitement accordées. Le chlorure de chaux employé comme antiseptique n'est le plus souvent qu'une cause de plus ajoutée aux autres causes d'infection.

« Le mémoire de M. Arneth, néanmoins, contient des faits fort curieux. Il signale par exemple cette singularité remarquable de deux établissements séparés simplement par une cloison et où la mortalité est constamment plus grande dans l'un que dans l'autre par le fait de la fièvre puerpérale. Il est fâcheux que l'honorable médecin de Vienne n'ait pas étudié ce singulier résultat avec plus d'attention, qu'il n'ait pas recherché tous les détails. Peut-être une étude plus approfondie à cet égard aurait conduit à des découvertes plus réelles que celle que M. Semmelweis se flatte d'avoir faite.

« Nous n'en louons pas moins M. Arneth de la pensée qu'il a eue de venir exposer devant l'Académie de médecine.

cine de Paris des idées qu'il a pu croire fondées, et cela d'autant plus que la forme très convenable de son travail nous permet d'espérer que l'auteur est homme à profiter des avis qu'il reçoit. »

Bien entendu, toute l'Académie de médecine, comme presque tous les médecins de l'époque, partageait cet avis. Les membres de cette savante assemblée ne savaient pas encore ce qu'aujourd'hui aucun étudiant n'ignore, à savoir que le chlorure de chaux est un désinfectant très énergique. Son emploi est devenu d'ailleurs très courant en chirurgie sous le nom de liquide de Daquin.

Arneth ne fut découragé ni par l'accueil de l'Académie ni par l'article de Castelnau. Convaincu de la vérité et entraîné par une volonté mystique, il continua son entreprise et, après avoir passé quelques semaines à Paris, il traversa la Manche pour se rendre à Londres où il fit également quelques conférences sur la théorie de Semmelweis. L'accueil des Anglais fut plus encourageant. Les accoucheurs d'outre-Manche connaissaient déjà les idées de Semmelweis. En 1849, Ruth avait publié plusieurs articles sur cette question et Simpson avait reconnu que la fièvre puerpérale n'est pas due à une contagion spécifique, mais a la même origine que la *pyamie surgical fever*.

Après la communication d'Arneth, Churchill soutint l'opinion contraire et la discussion reprit autour de la théorie de Semmelweis. Scanzoni intervint de nouveau. Il publia la deuxième partie de son traité d'accouchement et consacra un chapitre entier à Semmelweis dans lequel il renouvelait ses attaques contre le médecin hongrois avec toute l'aigreur d'un vieillard qui refuse de donner raison à un jeune. Eternelle querelle des générations!

Dans cette polémique, un jeune intervint cependant pour défendre les anciennes théories. Dans un but de mise au point et pour fixer l'état actuel de la question de la fièvre

puerpérale, Lumpe, assistant de Klein, publia un livre sur l'étiologie de cette maladie. Dans cet ouvrage volumineux, écrit probablement sous l'inspiration de Klein dont il reflétait l'opinion, Lumpe énumérait toutes les théories classiques, une centaine environ, et tous les remèdes employés. Il traitait spécialement de la prédisposition individuelle et de l'hérédité, parlait du climat, étudiait les données astronomiques, les émanations de la terre, des nuages, pour conclure finalement que la fièvre puerpérale est un mal fatal et que son traitement consiste en une bonne purge. Pas un mot sur Semmelweis ni sur l'infection. Pourtant les observations de la fièvre puerpérale par infection directe étaient de plus en plus nombreuses et la coïncidence de la mortalité du nouveau-né et celle de la mère frappait les esprits observateurs.

En même temps que Lumpe publiait son recueil où reparaissaient plus ou moins rajeunies des thèses longtemps et très justement discutées, abandonnées même, un autre médecin, Paul Lorain, interne à la Maternité de Paris, indigné par la mortalité qui frappe accouchées et nouveau-nés, étudie la mortalité infantile et trouve que :

Trente-sept mille neuf cent un (37.901) enfants sont mort-nés en France pendant l'année 1852!

2.424 enfants sont nés morts à Paris seulement en 1853! Pendant la même année, il est né à Paris trente mille quarante-neuf (30.049) enfants, dont le dixième est mort dans les trois premiers mois.

Sa thèse inaugurale intitulée « La fièvre puerpérale chez la femme, le fœtus et le nouveau-né », s'efforçait de démontrer que ce ne sont pas seulement les mères qui attrapent dans les salles d'accouchement le germe de la mort, mais aussi les enfants.

Cette thèse, par sa puissante synthèse, confirmait entièrement la découverte de Semmelweis et ses nombreuses observations prouvaient indiscutablement le processus de contagion. Malgré le talent avec lequel elle fut exposée, cette idée suscita pendant un certain temps des polémiques. Puis les maîtres de l'obstétrique, soucieux de sauvegarder les bonnes traditions, l'entourèrent de la conspiration du silence après avoir décrété qu'elle n'était que le fruit d'un esprit irréfléchi.

Pourtant, on ne pouvait trouver rien de plus éloquent que la documentation de Lorain. Ses observations personnelles, recueillies à la Maternité de Paris, sont saisissantes; chaque cas est soigneusement examiné et suivi jusqu'aux constatations de l'autopsie. Et chaque cas démontre indiscutablement le processus de contagion entre le fœtus et la mère.

Dans la littérature médicale de l'époque, le livre de Lorain est le plus important document en faveur de la doctrine semmelweisienne, mais, comme il battait en brèche la vieille tradition, il fut soigneusement étouffé. L'ignorantisme et l'absurdité faisaient la loi dans le monde médical à Paris comme à Vienne.

V

Au mois de février 1855 mourait le conseiller Birly, professeur à l'Université de Budapest. De ce fait, la chaire d'obstétrique de la Faculté de médecine devenait vacante et, quelques mois plus tard, sans qu'il ait eu besoin de poser sa candidature, le collège professoral de l'Université nommait Semmelweis en remplacement de Birly.

Semmelweis prend possession de ses nouvelles fonctions

le 18 juillet de la même année. Il a 37 ans. Depuis qu'il a repris son activité médicale, il est redevenu le travailleur infatigable qu'il était à Vienne, le prosélyte ardent fait pour une vie de lutte et d'apostolat. Maintenant, il va pouvoir, de sa chaire, démontrer la vérité de sa doctrine, inculquer les principes de l'hygiène nouvelle aux futurs médecins et sages-femmes et faire rayonner son ardente conviction.

Mais son service était dans un état lamentable. La clinique de la Maternité se trouvait dans un pavillon latéral de l'hôpital, au deuxième étage d'un grand bâtiment au-dessus de l'amphithéâtre de dissection et du laboratoire de chimie, dont les tuyaux de cheminée en traversaient les murs et répandaient une chaleur suffocante. Le thermomètre du service marquait constamment 26 degrés, quelquefois davantage. L'aération était très difficile à établir. A cause des odeurs souvent nocives et en tout cas insupportables qui s'exhalaient du laboratoire, on avait condamné les fenêtres, de sorte que toutes les salles se trouvaient privées d'air. Elles ne s'ouvraient que sur un corridor éclairé par une unique lucarne. Elles étaient très obscures et quand on voulait pratiquer une intervention il fallait transporter la table devant la lucarne.

Quatre-vingt treize sages-femmes et vingt-sept étudiants en médecine se pressaient dans ce local déjà trop exigü qui ne comprenait que quatre salles de malades et une salle de travail située dans un labyrinthe de couloirs étroits où l'on se heurtait constamment à des chaises destinées au transport des malades, à des cuvettes, à des brancards, à des bassins pleins de liquides divers et aux instruments nécessaires au service. Les petits réduits ménagés au fond de chacun des couloirs étaient destinés aux démonstrations. Ils étaient bien entendu absolument impropres; deux élèves ne pouvaient y remuer commodément et il y en avait cent qui voulaient

voir et entendre. Le professeur d'obstétrique devait faire ses démonstrations sur le palier ou même dans le grenier, faute d'un local disponible pour ses leçons.

La salle de travail ne possédait que trois lits de misère, de bois vermoulu jamais lavé, avec des tiroirs pour loger la literie sale et les pièces à pansements. Le reste de l'ameublement était des plus sommaires. L'espace était si restreint que, pour nettoyer et vêtir les nouveau-nés, il fallait les tenir sur les genoux. Cette position n'était pas précisément favorable aux soins délicats!

En dehors des trois lits de la salle de travail, le service échu à Semmelweis ne comprenait que vingt-trois lits et, pendant une année scolaire, le nombre des hospitalisées se montait à environ six cents. Pour pouvoir accepter tout le monde, on devait renvoyer les accouchées le plus vite possible, avant leur complet rétablissement, dès le neuvième jour après leurs couches.

C'est dans ces circonstances que le professeur Semmelweis prit la direction de la Maternité de l'école d'obstétrique.

Pour comble de malheur, ce service avait un personnel indiscipliné, sans aucune notion d'hygiène ni aucune éducation médicale même correspondant à l'époque.

Les infirmières ignoraient les règles les plus élémentaires de la propreté. Les malades n'avaient pas suffisamment de linge. L'hôpital pratiquait le système des économies à tout prix, dussent les malades en pâtir. Pour obtenir le moindre changement dans son service, Semmelweis dut mener une véritable campagne avec des individus bornés et souvent sans scrupules, opposés d'avance à toute réforme.

Après bien des luttes, l'intelligence et la ténacité de Semmelweis devaient enfin triompher et la première année de sa direction fut particulièrement brillante.

Pour cinq cent quatorze femmes hospitalisées, deux seulement avaient succombé à la fièvre puerpérale, ce qui donnait

un pourcentage de 0,19 %, résultat encore jamais obtenu jusque là.

Cependant, le plus ancien et le plus acharné des adversaires de Semmelweis, son ancien patron, le professeur Klein, était mort à Vienne. Les candidatures étaient ouvertes. La direction de l'Hôpital général de Vienne et le conseil de la Faculté de médecine devaient présenter chacun trois candidats. Comme de coutume, ces candidats furent choisis parmi les anciens assistants du professeur décédé. Plusieurs personnalités de second plan furent désignées, mais le nom de Semmelweis ne figura même pas sur les listes. Ses anciens amis Skoda et Rokitsansky n'avaient jamais compris sa fuite. Ils l'avaient prise pour une désertion et ne lui avaient pas pardonné d'avoir quitté Vienne sept ans auparavant au moment où il venait d'être nommé privat docent et où son rêve semblait vouloir ainsi se réaliser.

Pourtant, c'est l'âme profondément meurtrie que Semmelweis avait abandonné sa première école, gagné par cette lassitude et ce découragement qui ont parfois raison des plus fortes énergies.

S'il avait quitté Vienne en 1850 c'était parce que la sourde guerre dirigée contre sa doctrine par le professeur Klein et ses assistants avait dégénéré en une guerre d'influence et que ses adversaires en mettant tout en œuvre pour l'empêcher de travailler et de faire connaître ses idées l'avaient littéralement obligé à partir. Sans cesse contrôlé, surveillé, sentant l'hostilité dirigée constamment contre lui, il s'était lassé. On l'avait renvoyé de son poste d'assistant, l'accès de la bibliothèque lui avait été interdit, enfin en le nommant privat docent, on restreignait intentionnellement son enseignement d'une façon dérisoire qui lui interdisait toute activité intéressante. La dernière année qu'il avait passée à Vienne n'avait été qu'une longue humiliation et le

drame quotidien d'une lutte impuissante. Sa découverte n'était aux yeux de ses maîtres qu'une doctrine rebelle aux disciplines de l'école, défendant contre les théories admises une inadmissible vérité.

Traqué par l'hostilité et obsédé par le désir de toujours poursuivre un but inaccessible, il était parti dans l'espoir de trouver plus de compréhension ailleurs.

Mais au moment où il eût pu croire éteinte l'animosité à laquelle s'était heurtée sa théorie, au moment où il aurait volontiers repris le chemin du retour et serait rentré à Vienne, ceux qui l'avaient soutenu les premiers le reniaient.

On en voulait à Semmelweis de son silence. On n'avait pas entendu parler de lui depuis des années. Il n'avait publié aucun travail scientifique. Quoi de plus naturel alors qu'on l'ignorât ! Et pourtant il y avait un homme dans le Conseil de la Faculté qui aurait pu intervenir en faveur de Semmelweis car il connaissait sa valeur et son talent. Cet homme, c'était Skoda. Semmelweis, malgré les attaques renouvelées et les calomnies dont il était encore l'objet, espérait secrètement qu'il serait appelé à Vienne à la direction de la Maternité et qu'il pourrait fournir aux yeux du monde les preuves éclatantes de sa découverte. Il comptait sur Skoda, mais, hélas ! Skoda n'était qu'un homme. Grand clinicien, reconnu maître incontesté, il était devenu soucieux de sa carrière et de sa propre gloire. Il ne doutait pas du génie de son ancien disciple et savait parfaitement apprécier sa découverte. Sans en concevoir de jalousie, il redoutait pourtant de voir Semmelweis revenir à Vienne. Sa propre expérience lui avait appris que les élèves trop brillants sont les plus terribles destructeurs de leurs maîtres. La prudence lui conseilla donc de ne point favoriser la nomination de Semmelweis.

A quatre-vingts ans de distance, il est bien difficile même aujourd'hui de juger sévèrement l'attitude de Skoda tant

il est vrai qu'il est bien difficile aux plus grands hommes de s'élever au-dessus de certaines questions mesquines de préséance. Le temps passe, les hommes meurent, mais l'être humain ne change point. Trois générations après Skoda, la jalousie des maîtres est aussi absurde que de son temps. En 1934 comme en 1850 les jeunes talents ne peuvent pousser qu'à l'ombre d'un grand nom.

Le progrès est toujours entravé par ses anciens champions. Ainsi Skoda, esprit subtil, talent admirable, grand défenseur des débuts de Semmelweis, n'échappe point à la règle. Sur son conseil le docteur Braun, successeur de Semmelweis chez Klein, fut nommé en remplacement de celui-ci.

C'est avec un immense chagrin que Philippe-Ignace Semmelweis reçut la nouvelle de cette nomination. Braun était son adversaire, le digne continuateur de la tradition inaugurée par Klein. Sa nomination signifiait que la doctrine de Semmelweis ne serait jamais reconnue à la Maternité de Vienne. Braun après Klein, c'était le triomphe de ceux qui continuaient à voir dans la médecine un dogme inaccessible à la raison et pour qui Semmelweis n'était qu'un pauvre illuminé à qui on ne pouvait songer à confier la chaire de l'Université Impériale de Vienne.

VI

La vie fut cruelle à Semmelweis.

Elle le fut aussi pour le progrès qu'il représentait.

On avait éliminé le médecin de la place qui lui revenait de droit et on arrêtait la marche de la médecine vers la connaissance.

Les esprits obsédés par la contemplation de la maladie

et satisfaits de cette contemplation stérile restaient indifférents aux souffrances du monde.

Un abominable égoïsme et une apathie complète régnaient dans les milieux médicaux. Pas une conscience pour se révolter contre les ravages de la fièvre puerpérale! Pas une tentative pour conjurer ce mal et en empêcher le retour.

Mais Semmelweis seul contre tous avait une foi absolue et enragée dans sa doctrine. Il savait qu'il avait trouvé la clé du mystère, de cet inconnu redoutable que les autres s'obstinaient à ne pas vouloir sonder et qu'il était destiné à faire la lumière dans les ténèbres qui enveloppaient la médecine d'alors. Renoncer à chercher à répandre sa théorie eût été pour lui renoncer à sa raison de vivre. La décision de la Faculté de Vienne, son élimination de la Chaire d'accouchement ne l'abattirent pas. Pourtant, malgré lui, il brûlait d'indignation contre ces praticiens butés qui se répandaient en lamentations sur le mal et qui se refusaient à voir la voie de salut qu'il leur montrait. Mais ne vivant que pour ses malades, il trouvait dans son activité l'énergie pour lutter encore, persuadé qu'un jour on serait bien contraint à reconnaître et à accepter le don que son génie offrait à la médecine et à l'humanité.

Cette attente devait durer trente ans, attente bien longue pour un esprit que consumait l'impatience.

Semmelweis reste donc à Budapest. Il se remet au travail. Il fait publier par un de ses assistants, le Dr. Fleischer, le résultat de la désinfection et la statistique de sa clinique pendant la première année de son professorat (1855-1856).

L'article parut dans le *Wiener Med Journal*.

Le Dr. Fleischer rapportait que dans la Maternité de Semmelweis pendant cette année scolaire on n'avait eu à déplorer que deux morts consécutives à la fièvre puerpé-

rale tandis que dans les autres maternités de la ville où les règles prophylactiques préconisées par son maître ne s'étaient pas répandues, la mortalité avait été beaucoup plus élevée. Sans aucun doute ce résultat était dû aux désinfections au chlorure de chaux.

Les journaux médicaux et les accoucheurs de l'époque passèrent outre avec une ironique indifférence ou attaquèrent Semmelweis. La rédaction même du journal qui avait publié l'article de Fleischer avait ajouté cette note à la fin : « Nous avons cru que la théorie de la contagion puerpérale et le lavage au chlorure était déjà démodée. Dans la plupart des maternités on proteste contre l'opinion énoncée ci-dessus. Il est temps que les gens ne se laissent plus duper par cette théorie. »

Semmelweis n'en continue pas moins l'application de sa doctrine, bien qu'il se heurte à des adversaires dans son propre service où certains, malgré ses ordres, n'observent pas ses prescriptions. Il paraît qu'on alla même jusqu'à infecter des accouchées pour l'affreuse satisfaction de lui donner tort. D'ailleurs l'administration de l'hôpital opposait, comme naguère à Vienne, une hostilité complète à ses décisions.

Son service est pauvre en linge. Il réclame. On ne lui répond même pas. Il attend quelques mois. La réponse ne venant toujours pas, il commande cent paires de draps et envoie la note au Conseil Municipal de la ville qui administre l'hôpital. Le Conseil Municipal lui fait alors savoir par une lettre officielle que « la ville se refuse absolument à payer les draps commandés par lui pour son hôpital, cet achat étant considéré comme superflu puisque plusieurs accouchements peuvent très bien avoir lieu de suite dans les mêmes draps ».

Semmelweis s'emporte, menace le Conseil Municipal de porter cette lettre à la connaissance du public si on ne lui

paie pas les draps. Enfin, de crainte d'un scandale, le Conseil Municipal s'exécute en rechignant.

Peu de temps après cet incident, une épidémie de fièvre puerpérale se déclara dans son service. En quelques semaines l'infection emporta seize femmes. Tous les symptômes de la fièvre y étaient : seins gonflés, ventre ballonné, écoulements fétides. C'était l'impitoyable recommencement de l'angoisse.

Pendant longtemps l'origine de cette épidémie resta mystérieuse, mais Semmelweis avait remarqué que les enfants des accouchées mortes étaient restés indemnes. Il en conclut que l'infection ne s'était pas produite pendant l'accouchement mais ensuite, pendant la période des couches où on n'examine plus les femmes. Donc l'infection ne provenait pas du contact des mains palpant et touchant les parturiantes, il fallait chercher ailleurs la cause du mal.

Un beau matin le professeur Semmelweis en faisant sa visite quotidienne remarque que le lit d'une accouchée exhale une forte odeur.

Il se fait montrer les draps.

— Est-ce aujourd'hui qu'on a changé le linge? demande-t-il à l'infirmière.

Celle-ci se trouble.

— Oui, comme vous nous l'avez ordonné, répond-elle, mais le blanchissage est très mal fait et le linge est aussi sale qu'avant.

Semmelweis soupire longuement. Ses efforts, ses principes d'hygiène se heurteront-ils donc toujours à une stupidité criminelle?

Il va à la lingerie, prend quelques draps et les porte à l'Hôtel de Ville. Il se fait annoncer au conseiller Tandler qui s'occupe de l'administration des hôpitaux et, devant le conseiller offusqué, il déplie lentement les draps.

— Je me permets, Monsieur, de vous apporter le linge propre de mon hôpital et de vous faire une démonstration sur la nécessité d'un meilleur lessivage.

— Mais... que voulez-vous que je fasse de vos draps, mon cher professeur?

Semmelweis est devenu rouge de colère.

— Vous me demandez ce que vous devez faire? crie-t-il. On m'a appris que vous avez changé nos blanchisseuses. Vous faites donner le linge à un autre entrepreneur qui travaille à meilleur compte. Voilà le résultat. Regardez ces draps! Et sachez que, par suite de cette économie sordide, seize femmes sont mortes en pleine jeunesse et que je vous rends responsable de ces morts.

Ce n'était pas l'usage qu'un professeur se mêlât des affaires de l'administration, mais le ton de Semmelweis était tel que peu après la Municipalité augmenta le budget de son hôpital.

VII

Vers 1856, les conditions matérielles et morales de la Hongrie s'améliorèrent un peu. La réaction enchaînait moins les esprits et, en même temps que la vie nationale, la vie médicale de Budapest se réveilla. Sous la direction du professeur Balassa, doyen de la Faculté de Médecine, un timide mouvement scientifique se dessina dans le monde médical. On fonda une société d'éditions pour la traduction en hongrois des importants ouvrages scientifiques publiés à l'étranger et on vit paraître le premier journal médical rédigé en hongrois. Ce journal, dont le rédacteur en chef était Markusovsky, le vieil ami de Semmelweis, se proposait de publier les travaux originaux des médecins du pays.

Semmelweis participa activement à cette renaissance médicale. Jusque-là, comme tous les médecins du pays, il

n'avait eu que les journaux de Vienne pour publier ses observations qui étaient annotées bien souvent d'une manière hostile.

Il devint donc un collaborateur brillant du nouveau journal et un membre assidu de la nouvelle société médicale de Budapest. Bientôt on rencontra le nom de Semmelweis partout où il était parlé de progrès de la science. Vers la fin de l'année, il fit plusieurs conférences publiques à la société médicale où il traita notamment de l'opération césarienne chez la femme rachitique et de l'accouchement dystocique par tumeur pelvienne. Ses études sur ces questions furent très remarquées.

Semmelweis était alors en proie à une grande exaltation. La reconstruction de son ordre dans son pays renaissant était l'objet de tous ses efforts.

Et ce fut enfin à ce moment que le succès lui sourit.

Vers le milieu du XIX^e siècle, l'autorité d'un savant se mesurait à l'importance de l'Université où il professait. Chaque Faculté formait une caste où régnait une sorte de responsabilité collective. La théorie soutenue par un professeur était toujours la doctrine officiellement admise de l'Université.

Ce que Semmelweis avait attendu si longtemps, avec tant d'anxiété, la reconnaissance de sa théorie, lui était enfin accordée par une des plus grandes Universités de l'époque. On lui offrit la chaire d'obstétrique de la Faculté de Zurich.

Cette offre le toucha profondément. Pourtant, sans hésitation, il la déclina. Il voulait rester dans son pays. Il s'était maintenant attaché à cette Hongrie, sa terre natale qui, après tant de dures épreuves, devait reconstituer sa culture nationale. La résurrection de l'indépendance hongroise était sur la bonne voie et Semmelweis n'aurait pour rien au monde accepté de désertir le poste dont il avait

décidé d'assumer la responsabilité dans cette œuvre patriotique.



L'année suivante, en février 1857, Semmelweis rencontrait chez des amis une charmante jeune fille, M^{lle} Weidenhofer qui, quatre mois plus tard, devait devenir sa femme.

Le jour de son mariage, Semmelweis avait trente-huit ans, c'est-à-dire une vingtaine d'années de plus que sa femme. Cette union heureuse devait être la revanche des moments douloureux de sa carrière. Il avait désormais un foyer où se reposer des fatigues de sa vie professionnelle. Loin d'en souffrir, son activité médicale s'en trouva accrue. Il continua comme avant son mariage à se prodiguer auprès de ses malades jusqu'à la limite de ses forces et à s'user lentement par excès de travail.

Mais le soir, au milieu de sa famille et de ses amis, il retrouvait toute sa gaîté et évoquait souvent avec une nuance d'ironie ses souvenirs de Vienne, sa vie d'étudiant et ses luttes mémorables avec le professeur Klein.

Le cercle de ses amis s'était beaucoup élargi. Le charme de M^{lle} Semmelweis, l'étincelante conversation du maître et l'élégance de sa maison attiraient tout Budapest. Les réunions de Semmelweis étaient devenues célèbres. Toute la jeune génération médicale de Pest gravitait autour du professeur et l'élite de la capitale se donnait rendez-vous dans son salon. Souvent ces soirées se prolongeaient à écouter de la musique tzigane, cette musique insidieuse qui détend le cerveau et vous effleure comme une caresse, puis anéantit l'être tout entier dans une sorte d'ivresse heureuse. Semmelweis et ses invités goûtaient surtout les vieilles romances paysannes hongroises et la soirée se terminait presque toujours par une sérénade du XVIII^e siècle, la fameuse

chanson de Lavotte, au rythme d'une si étrange beauté.

Semmelweis, autrefois si avide de solitude, se plaisait maintenant à vivre très entouré. Le gai bourdonnement d'une société joyeuse lui était devenu indispensable. Quand il restait seul, la pensée de ses malades l'obsédait. Il songeait à ces femmes, toujours menacées d'être frappées au milieu de la joie de leur maternité nouvelle, et la hantise de son impuissance le reprenait. Parfois, sans cause apparente, il devenait mélancolique et silencieux; d'autres fois il s'efforçait de dissimuler à ses amis, sous une gaieté feinte, l'angoisse que l'incertitude de l'avenir faisait naître en son âme.

Le souvenir de ses luttes passées, l'image des jeunes femmes qu'il avait vues mourir envahissait son esprit. Mais ce n'était que défaillance passagère et l'optimisme qui l'avait continuellement soutenu aux heures les plus critiques de son existence finissait toujours par reprendre le dessus. Il déplorait la criminelle incurie des uns et l'ignorance béate des autres, mais il croyait aussi au dévouement et au succès. Il n'avait rien à se reprocher. Il avait toujours été bon et pitoyable envers autrui. Son dévouement était bien connu à Budapest. La nuit comme le jour, il était toujours prêt à répondre au premier appel. Pourtant il n'eut jamais une grande clientèle. Il était trop désintéressé pour faire la chasse à l'argent comme tant de ses confrères. Le malade était à ses yeux non un client mais un être dont il fallait soulager la souffrance et étudier consciencieusement le cas pour servir la science. D'une franchise absolue, il avait le courage de ses opinions et aussi de ses erreurs. Il avait trop de conscience professionnelle et se faisait une trop haute idée de la médecine pour la déclarer infaillible. Mais ces qualités n'en étaient pas aux yeux de tous.

Une anecdote montre bien cette spontanéité :

Sur la recommandation d'un de ses amis, on le demande

un jour au chevet de la comtesse Gradanich, une des plus grandes dames de la Hongrie. Le cas était compliqué, la malade était illustre, donc un ensemble de circonstances dangereux pour la réputation d'un médecin. Plusieurs de ses confrères, auparavant consultés, avaient fait des diagnostics contradictoires. La famille était vivement alarmée.

Après un premier examen, Semmelweis fait un diagnostic inquiétant : cancer du col utérin.

La famille l'écoute, atterrée. Le mari en reconduisant le praticien jusqu'à la porte sollicite une deuxième fois son avis et Semmelweis est formel ; il n'y a aucun espoir.

L'entourage de la comtesse attend la réalisation du funeste pronostic quand, tard dans la nuit, la porte de la rue est ébranlée par des coups violents. On ouvre, un homme surgit dans l'entrée, bouscule les domestiques, monte quatre à quatre l'escalier et se précipite dans la chambre de la malade.

C'est Semmelweis.

Sans autre préambule, il arrache les draps et entreprend à nouveau l'examen qu'il a déjà fait dans la matinée. Après un instant il se relève triomphant. « Je vous félicite, Madame la comtesse, s'écrie-t-il. Je me suis trompé, ce n'est pas d'un cancer qu'il s'agit, mais d'une simple métrite. »

Cette incartade, aussitôt colportée dans la haute société, lui enleva ses meilleurs clients. Mais comme il consacrait une grande partie de son temps à l'hôpital, ses journées étaient encore bien remplies.

Tous les matins, vers sept heures, les ouvriers de Budapest qui se rendaient à leur travail pouvaient voir Semmelweis qui se dirigeait vers son service. A une heure où la ville était encore tranquille et les rues à peine animées, le professeur faisait son cours. Ses élèves, qui selon la vieille habitude estudiantine ne s'étaient couchés que fort

tard après force rasades et discussions philosophiques, n'auraient cependant pour rien au monde manqué son cours. Et les bons bourgeois du quartier, réveillés à cette heure matinale par le tohu-bohu de cette jeunesse, en voulaient au professeur qui ne respectait pas leur sommeil.

A dix heures, Semmelweis était de retour chez lui, il changeait de vêtements et repartait aussitôt en ville pour visiter ses malades.

Pendant les premiers mois de leur mariage, sa femme l'accompagnait toujours et l'attendait dans sa voiture. La petite calèche de Semmelweis était connue de tout Budapest. On la remarquait tantôt ici, tantôt là et les bonnes gens qui aimaient beaucoup le professeur ne passaient jamais devant sa voiture sans saluer sa jeune femme.

Mais vers la fin de l'année qui suivit leur union, M^{me} Semmelweis se trouva enceinte et ne sortit plus guère. Le 14 octobre, elle donnait le jour à un fils qui fut baptisé le jour même et reçut le nom de son père : Ignace.

Cette naissance réjouit Semmelweis. Il élèverait cet être tout neuf selon ses idées. Il passa la première nuit près du berceau de son fils et il ne le quitta qu'à l'aube. C'était une nuit d'insomnie pleine d'espoir, l'annonce d'un bonheur qui allait être presque aussitôt cruellement brisé. Le lendemain même, au réveil, quand le professeur alla contempler son fils il trouva le nouveau-né froid et déjà roidi par la mort. Un désespoir immense emplit cette maison jusque-là si joyeuse. Un an passa et M^{me} Semmelweis accoucha pour la seconde fois. Cette fois l'enfant était une fille, une jolie poupée blonde aux yeux bleus, qui venait très bien et semblait sourire à la vie. Mais un jour, l'enfant est prise brusquement de vomissements, elle crie, sa fièvre monte, ses yeux se cernent, et, en trois jours, elle est emportée par une péritonite aiguë.

La mort de son second enfant frappa douloureusement

Semmelweis, lui qui avait sauvé tant de vies d'enfant n'avait pu arracher à la mort sa propre fille! M^{me} Semmelweis resta accablée par cet acharnement du sort. Pendant de longs mois elle mena une vie de somnambule. La nuit elle rêvait que son bébé n'était pas mort, se levait et, dans l'obscurité de sa chambre, cherchait à tâtons le berceau de ses enfants. Semmelweis, cruellement atteint lui-même, ne pouvait consoler la pauvre mère.

Cependant son activité était si absorbante qu'elle lui fit oublier peu à peu ses malheurs domestiques. Sa chaire à la Faculté lui donnait beaucoup de travail. Ses élèves étaient fort nombreux. Son cours était suivi en même temps par les étudiants en médecine et par les élèves sages-femmes, ce qui compliquait son enseignement, car tantôt il devait s'adresser aux futurs médecins et les élèves sages-femmes, qui n'avaient que des connaissances très élémentaires, n'y comprenaient rien; tantôt il donnait des explications aux sages-femmes et alors les étudiants s'ennuyaient terriblement.

A la difficulté créée par l'inégalité entre les connaissances scientifiques de ses auditeurs s'ajoutait encore celle de la différence des langues. En effet, une partie de ses élèves parlait l'allemand, l'autre le hongrois. Peu éloquent par nature, Semmelweis préférait aux longs exposés théoriques des leçons près des lits des malades, là où des explications brèves mais précises permettaient d'instruire son auditoire. Fait curieux, alors qu'il était incapable de faire une longue conférence dans un amphithéâtre, il retrouvait son assurance près du chevet des malades et s'exprimait avec une telle éloquence qu'il enthousiasmait alors ses élèves.

Ses cours de médecine étaient en même temps des leçons d'humanité. C'était sa sensibilité profonde et sincère qui le rendait éloquent. Il avait des paroles et des formules

lucides pour dégager des vérités élémentaires souvent méconnues. Il ne se lassait pas de démontrer l'influence néfaste du dogmatisme. Son principe était que l'observation doit être au premier plan dans cette science qu'elle seule peut conduire à la vérité.

Jamais prêtre ne guida l'âme de ses fidèles avec autant de dévouement et d'amour que Semmelweis l'esprit de ses élèves. Son enseignement faisait de la médecine une science vraiment humaine.

Quand il parlait de l'infection puerpérale, ses arguments étaient si clairs, son ardeur était si convaincante que ses élèves étaient conquis, même ceux dont l'instruction dogmatique antérieure s'opposait aux principes du maître.

Du reste les résultats obtenus dans son service confirmaient éloquemment la vérité de sa doctrine. La fièvre puerpérale en avait presque complètement disparu et ses élèves qui se souvenaient encore de la forte mortalité de jadis pouvaient ainsi se persuader que les méthodes de prophylaxie prescrites par Semmelweis empêchaient réellement la fièvre puerpérale, et que les jeunes femmes pouvaient attendre sans crainte l'heure de la délivrance quand le médecin prenait des précautions d'hygiène au moment de l'accouchement.

Une nouvelle ère scientifique allait s'ouvrir avec cette nouvelle génération, et les idées de Semmelweis triompheraient. Ses élèves avaient adhéré à ses théories prophylactiques et devaient les mettre en pratique à leur sortie de la Faculté. L'infection puerpérale n'était plus un mystère pour ces jeunes gens pour lesquels les voies de la médecine s'étaient soudain éclairées.

VIII

Pendant les cinq premières années de son professorat, Semmelweis avait formé près de huit cents sages-femmes et médecins hongrois qui connurent et appliquèrent les méthodes de prophylaxie anti-infectieuse vingt ans avant Lister.

Mais parmi les savants qui faisaient autorité à l'époque, très peu comprirent ses enseignements et la plupart, dans un esprit de haine, repoussèrent cette théorie qui marquait un immense progrès. Dans les livres, les journaux médicaux, les chaires des écoles de médecine, on continuait à soutenir les théories les plus étranges sur la fièvre puerpérale et, sans tenir compte des travaux de Semmelweis, on parlait toujours des influences météorologiques, on examinait baromètres et thermomètres, on courait de la Maternité à l'Observatoire. Les idées variaient d'ailleurs à peu près autant que la colonne de mercure. Les médecins dissertaient sans conclure et bien souvent sans pouvoir se mettre d'accord sur l'origine du mal.

Les discussions sans fin se perdaient dans une confusion totale. Les débats contradictoires reflétaient une incertitude et une ignorance complètes devant l'inconnu qui se jouait des remèdes et des efforts. Et les accouchées continuaient à mourir de par le monde.

Depuis dix ans déjà Semmelweis avait découvert la cause de la fièvre puerpérale mais ses paroles s'étaient perdues dans le désert. La plupart des accoucheurs y étaient restés incrédules et les traitaient avec une superbe indifférence. Le culte de la tradition infaillible et toute-puissante ne permettait pas d'accepter la doctrine semmelweissienne, trop simple pour une époque où la médecine

s'entourait d'une pompe solennelle. Cependant l'horrible fièvre consumait en un an plus de vies humaines que n'en détruisirent jamais les épidémies les plus épouvantables ou les guerres les plus sanglantes.



De temps à autre pourtant, les journaux scientifiques publiaient quelques notes attirant l'attention sur la théorie de Semmelweis. Mais ces publications restaient rares et presque inévitablement suivies d'autres destinées à ruiner la théorie du médecin hongrois.

Vers la fin de 1856, dans la *Gazette médicale de Paris*, parut le compte rendu d'une conférence du professeur Depaul. Dans cette conférence, faite à une réunion de la Société Médicale, le professeur de la Maternité de Paris relatait le cas d'une femme morte à la suite d'un accouchement septique et préconisait en conséquence la désinfection au chlorure de chaux. Mais cette thèse ne fut nullement admise en France. La Faculté, bien au contraire, la combattit âprement.

L'année suivante, en août 1857, c'est Edouard Mourphy, professeur d'accouchement à Dublin, qui élève la voix en faveur de la théorie semmelweisiennne. Il publie une longue étude dans *The Dublin Quaterly. Journal of Medical Science*, sous le titre : « Quelle est la cause de la fièvre puerpérale? Question posée à la Société d'Epidémiologie ». Il reprenait les conclusions de Ruth sur les travaux de Semmelweis et se déclarait absolument favorable à l'application des règles prophylactiques préconisées par celui-ci.

Ces deux publications ne rencontrèrent guère d'écho. Les conclusions de Murphy furent combattues par Martin, professeur à Munich, dans un article ironique et haineux où il affirmait que les idées de Semmelweis étaient fausses et

suspectait en termes voilés la véracité des statistiques de celui-ci.

Cet article de polémique malhonnête, sans aucune valeur scientifique, porta pourtant un coup presque fatal à la doctrine de Semmelweis.

Jusqu'aux années 1880 et 1882 où Pasteur apportera la lumière de la biologie, la deuxième moitié du XIX^e siècle fut marquée par une décadence médicale et une absurdité inconcevable. Rien d'étonnant si l'hypocrite jalousie d'un Martin put faire obstacle à la reconnaissance de la découverte de Semmelweis. Son opposition devait avoir une influence aussi désastreuse que celle de Klein.

Il faut dire que Hebra et Skoda, au moment où ils avaient fait connaître les conclusions de leur disciple, avaient commis une grave erreur : ils n'avaient parlé que de l'infection cadavérique comme cause de la fièvre puerpérale et cette erreur initiale se perpétua dans la suite. La communication que Semmelweis avait faite en 1850 et où il remettait les choses au point n'avait jamais été publiée intégralement. Ses conférences non plus. Ce qu'on en donnait dans la presse médicale se trouvait souvent déformé, souvent faussé et presque toujours mal interprété. En somme, aucun texte clair et digne de foi n'était paru sur sa découverte.

Ses adversaires s'attaquaient à des publications partielles, les mêmes où la plupart des médecins puisaient leur enseignement. Semmelweis commit la faute indiscutable de ne rien écrire et de se contenter d'un enseignement essentiellement verbal.

On peut dire que le peu de sa doctrine qui fut répandu le fut par ses antagonistes qui ne négligeaient rien pour en retirer de la valeur et lui donner une interprétation erronée. Nombreux furent les accoucheurs qui se déclaraient hostiles à Semmelweis, faute de connaître exacte-

ment sa théorie, sur laquelle ils n'étaient que très vaguement renseignés par les adversaires du médecin hongrois auxquels ils se joignaient par esprit de routine, indifférence ou intérêt personnel. C'est ainsi que tous les élèves de Scanzoni en Allemagne et de Dubois à Paris rejetèrent la doctrine semmelweissienne pour ne pas discuter les affirmations de leurs maîtres.

Tandis que dans les maternités l'infection continuait ses ravages, ces grands patrons de la science médicale accablaient Semmelweis de leur mépris pour avoir voulu s'attaquer aux dogmes établis.

Les amis de Semmelweis, convaincus de la grande valeur des découvertes qu'il avait faites, lui demandaient d'écrire, de répondre à ses adversaires et de leur prouver qu'il n'était pas un pauvre illuminé mais « le missionnaire de la vérité qui vaincra le fléau puerpéral ».

Markusovsky et Hirschler, ainsi que ses anciens camarades de Vienne, le pressaient de publier un travail d'ensemble, qui aurait réuni toute sa documentation et placé ses statistiques sous les yeux des incrédules, et d'établir ainsi d'une façon irréfutable le bien-fondé de sa théorie.

Semmelweis répondait qu'il y songerait mais il ne pouvait pas se décider à écrire. Il était incapable d'exprimer ses pensées par écrit. Il croyait que ses leçons orales feraient beaucoup mieux connaître sa découverte et pendant de longues années il resta persuadé que les faits prouveraient d'eux-mêmes à ses adversaires qu'il avait raison, sans qu'il ait besoin de se mêler à des polémiques qui lui répugnaient.

Enfin, il dut se convaincre que son espoir avait été chimérique. Sans pouvoir se décider à écrire un livre, il voulut cependant connaître l'opinion de ceux qui n'avaient pas pris part aux polémiques, persuadé que ceux-là accepteraient sa doctrine et y adhéreraient publiquement.

En 1858 il écrivit à plusieurs accoucheurs, notamment à Everken, à Lévy, à Litzman et au chimiste Liebig pour leur demander leur avis. Ces lettres restèrent longtemps sans réponse et quand Semmelweis se résolut à écrire pour la seconde fois au professeur Lévy, de Copenhague, celui-ci lui répondit sans ambages que sa doctrine était absolument fausse et qu'il était inutile d'apporter la phobie de la contagion dans un service de maternité. Lévy se déclarait partisan de l'idée généralement admise qui attribuait la cause du mal à un génie épidémique mystérieux lié à des changements atmosphériques. Litzmann, le successeur de Michaelis, lui fit une réponse analogue et Semmelweis dut constater encore une fois que ses idées étaient méconnues et que sa doctrine qu'il aurait voulu faire rayonner dans le monde était mise au rang des billevesées.

Pourtant le problème de la fièvre puerpérale restait une des préoccupations les plus douloureuses de la médecine et faisait l'objet de maintes recherches.

En 1858 l'Académie de Médecine de Paris eut à ce sujet une discussion qui l'occupa pendant plusieurs mois et ne demanda pas moins de dix-huit séances. Dix-huit académiciens y prirent part, parmi lesquels tous les membres de la section d'accouchement.

A part le discours du grand clinicien Trousseau, rien de neuf ne fut apporté et ce fut un débat stérile qui prouva l'incohérence doctrinale qui régnait au sein de l'Académie. « Jetons un voile », disons comme Hamlet à Polonius : « Des mots, des mots ! », écrivait le professeur Pinard en parlant de cette discussion qui se termina par une conclusion bien menaçante : « Il faut supprimer les maternités ».

Le plus célèbre accoucheur du temps, Paul Dubois, chargé de gloire et d'honneurs et dont l'opinion était considérée comme un oracle, prit plusieurs fois la parole au cours de cette discussion et ce fut pour exprimer ses doutes

sur l'importance de la découverte de Semmelweis et rejeter définitivement les enseignements du pauvre médecin hongrois.

« Une carrière déjà longue et qui, grâce à des circonstances exceptionnelles, a été très remplie, m'a fourni l'occasion de voir plusieurs de mes clientes succomber à la fièvre puerpérale et m'a conduit à penser que, dans l'appréciation des nombreux faits de contagion réelle ou présumée, il faut faire une large part à l'exagération ou à la singularité des coïncidences.

« Cette théorie de Semmelweis qui, on s'en souvient peut-être, provoqua de si violentes polémiques dans les milieux obstétricaux, tant en Autriche que dans les autres pays, semble aujourd'hui tout à fait abandonnée dans l'école même où on la professa jadis.

« Peut-être contenait-elle quelques bons principes, mais son application minutieuse présentait de telles difficultés qu'il eût fallu pendant une grande partie de l'année mettre en quarantaine le personnel des hôpitaux et cela d'ailleurs pour un résultat tout à fait problématique. »

Tel était le verdict de Dubois, maître indiscutable de l'obstétrique en France. L'Académie de Médecine en entier, à part Trousseau et Depaul, accepta cette opinion avec une soumission aveugle et approuva la thèse de Dubois concluant à l'existence d'un élément cosmique et miasmatique. Cette croyance allégea bien des consciences et la savante assemblée n'en parla plus.

Du reste l'Académie de Paris n'était pas la seule qui ne daignât pas prendre au sérieux la théorie de Semmelweis; Wirchow, un des plus grands savants allemands de l'époque, considère à la même époque la fièvre puerpérale comme une maladie due presque toujours à la montée du lait ou à une émotion.

Dubois et Wirchow, pleins de confiance en eux-mêmes et

persuadés de leur infaillibilité, n'avaient aucun scrupule à démolir l'œuvre de Semmelweis .

C'est à peu près à la même époque que Liebig, le fameux chimiste allemand, membre de l'Académie des Sciences de Paris, publia la deuxième édition de son traité de chimie. Dans la première édition de son livre paru quelques années auparavant, il avait inséré une étude sur le rôle du chlorure de chaux comme moyen prophylactique dans les infections puerpérales. Dans cette nouvelle édition il retira cette étude. Semmelweis, qui était très sensible à l'opinion du grand savant, fut douloureusement surpris de ce fait. Pensant que Liebig avait changé d'avis comme tant d'autres et ne reconnaissait plus l'efficacité du chlorure de chaux, il lui écrivit pour avoir des éclaircissements.

La réponse de Liebig reflète bien l'esprit d'un chimiste qui vit dans son laboratoire, et ne voit que l'absolu des faits, et croit que les vérités premières sont admises par tous.

« Je reconnais l'importance de vos observations sur la fièvre puerpérale, écrivit-il, et je répète que le chlorure de chaux est un des meilleurs désinfectants. Si j'en ai omis l'étude dans la seconde édition de mon livre, c'est parce que dans nos milieux scientifiques vos expériences sont répandues et reconnues par tout le monde. Il m'a donc paru inutile de répéter les faits déjà connus et admis sans contestation possible. »

Pauvre Liebig, grand Liebig, qui croyait que la qualité des idées exprimées suffit à vaincre en médecine!

De son laboratoire, il n'avait pas vu les luttes mesquines ni le silence hostile qui s'était fait autour de la découverte de Semmelweis. Il aurait été bien surpris d'entendre les discours de Dubois ou de Wirchow et de constater les attaques de plus en plus incompréhensibles de Scanzoni qui

s'était juré de faire disparaître pour toujours une théorie qu'il appelait l'erreur et la honte de la médecine.

IX

Avec le temps, les espoirs de Semmelweis finirent par s'évanouir. Sa doctrine, ses idées, avaient été méconnues ou travesties. On avait mutilé sa théorie. Les idées les plus insensées trouvaient du crédit et s'implantaient dans les esprits. Les jeunes étudiants, les futurs médecins, s'égarèrent sur une doctrine dont l'acceptation ou le rejet décidait du sort d'innombrables femmes. La grande erreur était la pensée générale que Semmelweis regardait le poison cadavérique comme la seule cause de la fièvre puerpérale. C'était cette erreur fondamentale qui déterminait la plupart des accoucheurs, y compris Paul Dubois, à attaquer la théorie. Semmelweis avait pu constater d'ailleurs que son silence avait été interprété comme un abandon de sa doctrine, même par les médecins de son pays.

Il comprenait enfin qu'il lui fallait intervenir s'il voulait sauver l'œuvre de toute sa vie du discrédit et de l'oubli.

Aussi, lui qui avait eu jusque-là une aversion marquée pour la presse, se lança-t-il énergiquement dans la lutte. Se sentant appuyé par des amis et des élèves « au nom de l'humanité et du progrès » il entreprit une croisade contre les vieux dogmes.

En 1858, il publie plusieurs articles intéressants et fait des communications sur l'étiologie de la fièvre puerpérale, qui furent publiées dans la deuxième année de son journal *Orvosi Hétilap*.

Ces communications ne font en somme que répéter celle qu'il avait faite autrefois à Vienne, mais il les appuie maintenant sur les observations qu'il a pu recueillir dans

ses services de Saint-Roch et de la clinique de Pest.

En 1860, il publie un long article sur la différence entre les idées des Anglais et les siennes quant à l'origine de la fièvre puerpérale.

Dans cet article, il dit formellement que la fièvre puerpérale est transmissible par un poison qui n'émane pas nécessairement d'un malade.

Ses adversaires, qui n'avaient pas désarmé, s'empresèrent de riposter. Scanzoni, devenu professeur à Wurtzbourg, fait publier par un de ses assistants un petit livre sur l'histoire de la fièvre puerpérale. Ce travail traite des hypothèses erronées concernant l'origine de la fièvre puerpérale et réserve comme telle une place importante à la théorie de Semmelweis. Dans ce chapitre l'auteur s'étonne que la théorie du médecin hongrois ait même pu retenir l'attention des accoucheurs.

« Théorie trop exclusive, doctrine sans valeur », disait-il et il terminait en adjurant Semmelweis d'abandonner une méthode trop simpliste et de revenir à la saine clinique telle que l'enseignent les maîtres.

Et ce travail fut couronné par la Faculté de Médecine de Wurtzbourg.

C'était la condamnation totale de sa doctrine, la stigmatisation de ses efforts. Semmelweis répondra à ses détracteurs non plus par de simples communications, mais par un livre qui fera éclater la vérité envers et contre tous.

A quarante-deux ans il se met au travail. Il commence ce qu'il n'avait pu jusqu'ici se résoudre à faire, en rédigeant un ouvrage qui sera un exposé de sa découverte.

D'abord il écrit lentement, péniblement, dans le secret, puis de plus en plus fébrilement, car à mesure qu'il avance dans son travail, son indignation grandit contre ceux qui ne veulent accepter une vérité sous prétexte qu'elle est trop

simple et qui sacrifient des vies humaines à leur entêtement criminel.

Dans la préface de son livre, il exprime d'une façon poignante les sentiments qui l'agitent.

« C'est l'indignation qui inspire ma plume, écrit-il; je croirais commettre un crime en me taisant plus longtemps. J'ai l'intime conviction que depuis 1847 des milliers de femmes et d'enfants sont morts qui seraient encore en vie si je n'avais gardé le silence et si j'avais combattu toutes les erreurs commises sur la fièvre puerpérale...

« Il semblerait que le seul but du médecin doive être de sauver des vies humaines. L'expérience m'a appris que dans les amphithéâtres et cliniques où on montre tant de zèle à calomnier ma doctrine, on fausse l'esprit des nouvelles générations de praticiens afin d'en faire sciemment des infecteurs.

« Il ne s'agit pas de mes idées, mais de la vie de ceux qui sont les pitoyables victimes de ces polémiques. Ma consolation réside dans la conviction d'avoir fondé une doctrine sur la vérité.

« Je dois faire violence à mes sentiments pour me présenter au public après un long silence qui m'a coûté des heures bien amères. Mais c'est à moi qu'il revient de présenter les vérités qui sont exposées dans cet écrit. C'est mon devoir de les soutenir. Je n'ai pas renoncé à l'espoir que l'importance de la question empêchera cette lutte d'être inutile. »

Le 30 août 1860, le livre est terminé et, au mois d'octobre de la même année, il paraît en librairie sous ce titre :

« Etiologie de la fièvre puerpérale, son origine et sa prophylaxie, par Philippe-Ignace Semmelweis, docteur en médecine et en chirurgie, maître d'accouchement, professeur d'obstétrique pratique et théorique à l'Université Impériale et Royale de Pest. »

Ce livre forme un volumineux fascicule de 543 pages. Dans la première partie, l'auteur raconte toute l'histoire de sa découverte, toutes les oppositions et les obstacles qu'il rencontra.

Puis il entre dans le fond du sujet et expose avec beaucoup d'objectivité et de logique sa théorie. Il explique que la fièvre puerpérale est une fièvre de résorption causée par l'introduction dans l'économie d'une substance animale en décomposition. Le premier effet est la contamination du sang qui a pour conséquence les exudats. Ce n'est pas exclusivement un processus morbide des femmes en couches, ni une maladie spécifique, mais une variété de la pyémie. C'est une infection par un agent externe. Dans de rares cas, le principe septique est produit dans l'intérieur de l'organisme. On a alors affaire à l'auto-infection qui ne peut pas toujours être évitée.

L'origine de cet élément septique est la matière en décomposition; le véhicule : le doigt explorateur, la main de l'opérateur, les instruments, le linge, les éponges, les objets des sages-femmes et des gardes, bref tout ce qui entre en contact avec les parties génitales de la femme. Le lieu de l'infection est la surface de l'utérus dépouillé d'une partie de sa muqueuse, la plaie placentaire, ou bien la muqueuse endommagée du canal génital.

La fièvre puerpérale seule est le résultat d'une infection. Les autres maladies puerpérales inflammatoires, non infectieuses, peuvent prédisposer à la fièvre puerpérale en favorisant la résorption d'un principe septique.

C'est sur ces principes théoriques qu'il a basé sa prophylaxie et il en indique les règles avec une telle précision que l'antisepsie moderne n'a rien eu à ajouter.

La statistique lui fournit des armes précieuses, la différence de la mortalité suivant les services est d'une importance capitale et démontre clairement que ni le génie

épidémique ni les saisons n'ont l'influence qu'on leur attribuait.

Il admet l'auto-infection des accouchées par des éléments en décomposition, débris de placentas ou de membranes, renversant complètement la croyance sans fondement aux éléments cosmiques, ainsi que la croyance en un miasme qui n'aurait eu pour siège que les maternités.

La seconde partie de son livre est consacrée à la réfutation des oppositions faites à sa doctrine. Il y répond individuellement à chacun de ses contradicteurs. Il reprend les attaques dirigées contre sa théorie, les explique et les démolit d'une façon remarquable en en démontrant rigoureusement l'inanité.

On ne peut lire sans émotion ce magnifique plaidoyer de Semmelweis.

C'est le cri de désespoir du philanthrope en possession d'un moyen susceptible de sauver l'humanité et qu'une conjuration criminelle empêche d'appliquer ses remèdes bienfaisants.

Semmelweis explique avec chaleur sa découverte et défend éloquemment cette idée germée dans l'angoisse des Maternités. Chaque phrase porte l'accent de l'absolue conviction et la même pensée surgit à chaque instant : imposer sa doctrine pour faire cesser le terrible mal. Pourtant, ces accents profondément humains ne touchèrent pas ses contemporains. Ses appels n'éveillèrent pas d'écho.

A la fin, son indignation devint telle qu'il se laissa aller à quelques expressions brutales pour ses contradicteurs. Sans le vouloir, il manifesta sa haine pour ceux qui, depuis des années, s'attachaient à renier sa découverte. Il était devenu agressif, et particulièrement contre Scanzoni. Mais combien compréhensible et excusable était cette indignation. Et l'exposé de la doctrine était si lumineux qu'il aurait dû réduire les plus hostiles au silence.

Semmelweis envoya son livre à l'Académie de Budapest en l'accompagnant de la lettre ci-dessous et en expliquant pourquoi il publiait son ouvrage en allemand.

« La maladie connue depuis des centaines d'années sous le nom de fièvre puerpérale s'est attaquée pendant notre siècle aux hospitalisées des maisons d'accouchement d'Europe, avec de plus en plus de force.

« Le nombre des mères et des enfants qui ont été victimes de cette redoutable maladie se chiffre par milliers.

« Grâce au ciel, le très humble signataire de ces lignes a pu reconnaître la véritable nature de cette maladie, prise jusqu'à présent pour une épidémie. Par suite de cette découverte, il est devenu possible d'empêcher la mortalité de prendre dorénavant des proportions aussi effrayantes.

« Tandis qu'auparavant 31 % des personnes atteintes de cette fièvre succombaient à l'établissement d'accouchement de Vienne, c'est à peine si ce chiffre fut de 1 % dès qu'on y appliqua le traitement prophylactique que je recommande.

« Lors de ma découverte, le hasard voulut que je me trouvasse à Vienne en qualité d'assistant à la Maternité. C'est la cause pour laquelle j'en ai fait part tout d'abord au monde scientifique allemand.

« De retour en Hongrie, je n'ai pas manqué de faire connaître aux savants de mon pays ma théorie basée sur l'expérience. Mais tandis que ma méthode ne rencontrait pas d'adversaires en Hongrie, en Allemagne non seulement elle était l'objet de nombreuses attaques, mais encore était faussement interprétée.

« J'ai donc considéré comme de mon devoir envers l'humanité de préciser à nouveau ma théorie et de démontrer la futilité des arguments de mes adversaires.

« Je l'ai fait dans l'ouvrage ci-joint que j'ai écrit en

allemand puisque ceux que je devais convaincre en premier lieu sont Allemands. »

Semmelweis envoya son livre à plusieurs médecins professeurs, à des sociétés de savants et aux directeurs de cliniques d'accouchements. Il leur adressait en même temps une lettre où il disait notamment que ses doctrines « n'étaient pas faites pour tomber en poussière dans les bibliothèques mais pour apporter un soulagement dans la vie pratique, pour bannir la terreur des maternités, pour conserver l'épouse à l'époux, la mère à l'enfant. »

Son livre parti aux quatre coins du monde. Il attendit le bruit que sa publication n'allait pas manquer de faire, persuadé qu'il était que ses idées allaient bouleverser la vieille routine et faire leur chemin dans le monde.

Attente vaine. Le monde médical lui répondait par le plus dédaigneux silence. Un seul accoucheur lui fit savoir qu'il avait reçu son livre et c'était encore pour le critiquer. Dans son journal, il se moqua de Semmelweis, « l'apôtre de l'infection cadavérique, qui considère son œuvre comme le Coran de la fièvre puerpérale ».

Semmelweis supporta difficilement cet accueil insultant. Il tomba dans une prostration physique et morale sans borne. C'est alors, dans cette période d'abattement, qu'il apprit qu'à Strasbourg et à Munich une épidémie de fièvre puerpérale fauchait tous les jours des jeunes femmes sous les yeux résignés des médecins invoquant la fatalité.

Cette nouvelle est pour lui un coup de fouet. Il sort de sa torpeur et saisit sa plume. Des lueurs étranges dans les yeux, la gorge serrée par le désespoir, il écrit d'une main fébrile. Il trace des lignes de plus en plus nerveuses pour soulager son cœur ulcéré et, bientôt, il envoie ses fameuses lettres ouvertes à tous les professeurs d'obstétrique pour accuser leur intransigeance criminelle.

« L'assassinat doit cesser, leur crie-t-il, et à cet effet je monte la garde. Chaque médecin qui se permettra de répandre des erreurs sur la fièvre puerpérale trouvera en moi un adversaire résolu.

« Assassins, j'appelle tous ceux qui s'élèvent contre les méthodes que j'ai prescrites pour éviter la fièvre puerpérale.

« Contre ceux-là je me dresse comme on doit se dresser contre des criminels. A mes yeux ils sont aussi coupables que des assassins. Et tous ceux qui ont un peu de cœur penseront comme moi. Rien ne sert de fermer les maisons d'accouchement pour faire cesser les désastres qu'on y déplore. Ce qu'il faut, c'est en chasser les accoucheurs, car ce sont eux qui portent les germes épidémiques. »

A celui qui n'avait eu pour lui et ses idées qu'une ironie insultante, qui était délibérément resté sourd à toutes ses explications, qui avait nié sans vergogne les preuves les plus évidentes, à Scanzoni, il écrivit une lettre à part :

« Votre Excellence a eu raison pendant treize ans parce que je n'ai pas parlé. Je romps aujourd'hui ce silence et désormais la raison m'appartient et m'appartiendra toujours, tant que les femmes enfanteront.

« Tous les médecins qui exercent à Wurtzbourg et dans la région sont sortis de votre école. Ce sont des ignorants qui deviennent des assassins par ignorance. Si Votre Excellence continue à enseigner à ses élèves sa théorie épidémique de la fièvre puerpérale sans avoir, faute de le pouvoir, réfuté ma doctrine, je déclare devant Dieu et devant les hommes que vous êtes un assassin. »

La lettre continue sur le même ton. Semmelweis était décidé à aller encore plus loin si on ne l'écoutait pas. Il ferait appel au grand public. « Si les professeurs ne sont pas disposés à enseigner ma théorie, je m'adresserai à ceux qui souffrent et je leur dirai : Père de famille, sais-tu

ce que cela veut dire que d'appeler au chevet de ta femme en couches un médecin ou une sage-femme? Cela signifie que tu lui fais volontairement courir un risque mortel facilement évitable. J'espère que ce public pitoyable sera plus compréhensif que les professeurs. »

Ces lettres n'eurent pas de succès non plus. Leurs destinataires se disaient : peut-on prendre au sérieux un savant incapable d'être objectif et qui ne sait formuler que des menaces? Est-il possible qu'un tel homme raisonne sainement? On ne résoud pas des problèmes scientifiques en combattant comme Don Quichotte.

Et ces savants sérieux s'empressaient d'oublier l'impression pénible de ces lettres.

Mais cette fois, Semmelweis est bien décidé à poursuivre sa route. Il s'adresse à Siebold, le vieux professeur de Gottingue, le grand médecin historien dont les écrits et la personne si aimable et si distinguée a toujours eu pour lui beaucoup d'attrait et avec lequel il a toujours entretenu les meilleurs rapports.

« Je me souviens avec bonheur du temps que nous avons passé ensemble à Pest. J'en ai conservé le meilleur souvenir. Mais les gémissements des accouchées succombant à la fièvre puerpérale ne me laissent pas de loisir pour les épanchements. Ma raison me commande de faire triompher la vérité, même si mon cœur doit en être blessé. Je vous supplie de défendre la vérité que la noblesse de votre âme a toujours réclamée.

« Je vous demande de réunir chez vous les accoucheurs pendant les mois d'août et de septembre et de les convaincre vous-même. Je vous supplie de me donner l'occasion de leur expliquer ma doctrine de vive voix, afin de vaincre la résistance des derniers médecins qui hésiteraient encore. »

C'était une invitation à la discussion, un appel à la lutte.

Mais Siebold ne répondit pas. Ce silence plus que tout autre fut pénible pour Semmelweis. Le vide s'était fait autour de lui et il se sentait pris de vertiges. Parfois sa propre pensée semblait le fuir.

Siebold était très malade à cette époque et allait succomber quelques semaines après avoir reçu la lettre de Semmelweis. Mais celui-ci ne devait l'apprendre que beaucoup plus tard.

X

Les mois s'écoulèrent, lents, silencieux. Semmelweis n'écrivait plus rien, ne tentait plus rien. Il avait repris sa vie habituelle, mais sans entrain.

Le gouvernement l'avait autorisé à transporter sa clinique dans un nouveau bâtiment de la ville où les locaux mis à sa disposition étaient plus vastes et où il avait pu réorganiser son service suivant ses principes. Il y imposait la plus minutieuse propreté par une discipline de fer. Et les mois suivaient les mois sans que la fièvre puerpérale fût aucune apparition.

Semmelweis reprenait peu à peu courage. Son activité se réveillait. Il prépara un nouveau livre, un traité d'accouchement en hongrois. La préparation de cette œuvre était une sorte de détente pour son esprit toujours hanté par la fièvre puerpérale. Il s'y adonne fébrilement, abandonne le cercle de ses amis et s'enferme pour travailler comme si son temps était désormais limité.

Cependant, dans son esprit, une idée refoulée revenait l'obséder : le projet de réunion mondiale de tous les médecins, l'idée d'une conférence grandiose où il démontrerait sa vérité et indiquerait la voie de la médecine de l'avenir. En proie à une sorte d'hallucination, il s'imaginait dans

une immense cathédrale déserte, pleine d'ombres, jetant l'anathème aux anciennes erreurs. Et tous les médecins du monde s'accusaient, se repentaient et s'en allaient de par le monde pour répandre la vérité.

A la clinique où il a fait part à ses étudiants de son projet, il leur parle de l'invisible infection, des mortes, de sa découverte, la plus grande, l'unique qui ait été faite pour sauver l'humanité. L'incompréhension qui frappe sa doctrine est la plus terrible des misères humaines. Il est le sauveur méconnu du monde ! Il s'assimile à ces héros d'épopées qui périssent foudroyés par les dieux jaloux ou les forces mauvaises qu'ils ont voulu combattre.

Les étudiants l'écoutaient avec surprise, mais ne remarquaient qu'à demi l'incohérence des propos du maître. Ils excusaient sa vanité, cette mégalomanie permise à un grand savant persécuté.



Tel est le destin de l'homme. Tandis que la santé de Semmelweis succombait, que son esprit s'effondrait à force de luttes vaines contre les forces aveugles qui l'entouraient, l'hostilité sourde qu'il avait dû combattre toute sa vie, se dissipait et ses idées germaient enfin. Ses adversaires, qui l'avaient considéré, lui, le médecin le plus génial depuis Laënnec, comme un Diafoirus ignare, avaient vieilli ou étaient morts. La parole était maintenant à la nouvelle génération, plus libre dans ses pensées, moins idolâtre de la tradition et plus apte à admettre les vérités qui semblaient révolutionnaires à ses aînés. Plusieurs des anciens élèves de Semmelweis occupaient des situations importantes tant en Hongrie qu'à l'étranger et propageaient à leur tour les principes du maître. De jour en jour la justesse de ses idées s'éclairait à la lumière de nouvelles preuves. Des statistiques précises avaient permis d'établir

sans appel les relations entre certaines infections et le développement de la fièvre puerpérale. Les jeunes, devant l'évidence, refusaient de croire aux superstitions du passé. Les accoucheurs modifiaient progressivement leurs méthodes et la découverte de Semmelweis faisait son chemin.

Les discussions doctrinaires en rejetaient encore le principe mais, en pratique, tout le monde se conformait strictement aux prescriptions de Semmelweis. Même ceux dont la malveillance en avait empêché la propagation. Du reste, les anciens adversaires de la théorie mettaient maintenant moins d'acharnement à la pourfendre car ils devaient s'avouer à eux-mêmes que l'expérience quotidienne plaidait trop éloquemment en faveur de la doctrine semmelweissienne. L'école de Virchow marqua le pas. Les assistants du grand maître publièrent une étude dans laquelle ils confirmaient la théorie de Semmelweis et déclaraient que la fièvre puerpérale était bien le produit d'une infection septique.

Cette déclaration était la première reconnaissance officielle. Ce triomphe si lent à venir allait enfin se réaliser. Mais celui à qui en revenait la gloire ne pouvait plus en profiter. Un sort cruel avait voulu que Semmelweis ne connût pour la découverte qui le plaçait au rang des bienfaiteurs de l'humanité que l'ingratitude, le mépris et la haine. Et cette terrible rançon du génie était à la longue venue à bout de sa raison.



La dernière grande joie qu'il fut permis au malheureux savant de goûter fut la naissance de son troisième enfant, une petite fille sur laquelle il concentra toute l'affection dont était encore capable sa pauvre âme hallucinée. Il passait des journées et des nuits entières auprès du berceau de sa fillette. La nuit, il réveillait le bébé qu'il serrait contre

lui, lui racontant les terribles rêves qui hantaient son esprit, lui expliquant sa théorie sur la fièvre puerpérale. L'incohérence de ses actes et de ses propos s'accroissait de jour en jour. Sa voix chaude et douce était devenue plus inégale, avec un débit saccadé et nerveux. Il avançait, voûté, la démarche incertaine. Ses yeux brillaient d'un feu étrange dans son visage ravagé. Il devenait bizarre, fantasque. Il s'en allait à travers les rues sans chapeau et interpellait les passants. Un jour, à la fin du mois de mars, il monta sur la colline de Buda et, prenant l'attitude figée d'une statue, il étendit la main pour bénir toutes les maternités du monde. Puis, partant d'un ricanement saccadé, il se mit à injurier ses adversaires invisibles. Les promeneurs des bords du Danube s'effrayaient quand ils voyaient cet homme courir le long des berges du fleuve à la nuit tombante, en chantant des cantiques.

Il passa tout le printemps de 1855 dans cet état de confusion mentale. Vers avril cependant, ces hallucinations disparurent tout d'un coup. Pendant plusieurs semaines, sa femme et ses amis purent espérer que le mal n'était pas irrémédiable et qu'ils pourraient le sauver. Mais cette illusion ne dura pas.

Après quelque temps de repos et de calme parfait en apparence, le professeur Semmelweis avait repris ses fonctions à l'Université. Un jour de la fin de juillet, à une heure comme toujours très matinale, il commença son cours à l'amphithéâtre de sa clinique. Rien d'anormal dans sa voix, aucune fiébrilité dans ses gestes. Ses étudiants se réjouissaient d'avoir retrouvé un maître qu'ils vénéraient.

L'après-midi, Semmelweis se rend à la réunion du Conseil de la Faculté où ses collègues lui réservaient une réception très cordiale. Lui-même, manifestement heureux de les voir et sensible à cet accueil, bavarda amicalement avec eux en attendant l'ouverture de la séance.

Entre autres questions administratives, le Conseil devait s'occuper de la nomination d'un assistant à la clinique de la Maternité. Après avoir énuméré les titres du candidat, le doyen demande son opinion au professeur Semmelweis. Celui-ci se lève alors. Il est très pâle, jette quelques regards inquiets autour de lui et avec un geste d'automate il tire un document de sa poche, puis brusquement, il lève le bras vers le ciel et d'une voix éteinte où rien d'humain ne frémit plus, il lit : « Je jure par le Seigneur que de toutes mes forces je respecterai l'enseignement que j'ai reçu et je tiendrai les engagements suivants... »

C'était la formule du serment que les sages-femmes devaient prononcer le jour de leur entrée en fonction.

Un frisson parcourut l'assemblée. Frisson de terreur et de pitié. Le Président suspendit la séance et on reconduisit immédiatement Semmelweis chez lui.

Le lendemain le malade fut transporté à Vienne.

Durant tout le voyage qui le rapprochait de la ville où il avait connu jadis ses premiers succès, le professeur se sentait fatigué et terriblement misérable. Quels déboires, quels cauchemars n'avait-il pas connus ces derniers temps ! Et pourtant une lueur d'espoir perçait dans son découragement, il avait confiance dans la force mystérieuse de cette ville vers laquelle le train l'emportait, cette ville qui lui apporterait sans doute la guérison.

A la gare il fut reçu par son vieil ami Hebra, qui lui témoigna des marques d'amitié comme s'ils s'étaient quittés quelques mois auparavant.

Pendant qu'ils traversaient la ville, des milliers de souvenirs bourdonnaient dans la tête de Semmelweis ; il reconnaissait chaque pierre, chaque coin de rue et l'émotion lui serrait la gorge.

Au déjeuner, au cours d'une conversation très amicale, le professeur Hebra s'aperçut que son ami regardait fré-

quemment sa main droite. Lorsqu'il lui en demanda la raison, Semmelweis lui répondit qu'il s'était piqué le doigt l'avant-veille lors d'une intervention insignifiante pendant un accouchement. « Ce n'est rien », disait-il, mais son doigt était rouge et Hebra, pris par une appréhension, conseilla à Semmelweis de rentrer à sa clinique où il donnerait quelques soins à sa blessure et où Semmelweis pourrait se reposer pendant quelque temps.

Semmelweis accepta la proposition avec joie. Il se sentait toujours très las et la perspective de se retrouver dans un milieu familial lui souriait. Après le repas ils se rendirent, en effet, à la clinique. Semmelweis était visiblement de bonne humeur et sa maladie ne se reflétait aucunement sur son visage. Il se montrait calme et serein, mais ce n'était là qu'un calme apparent car ses pensées se heurtaient en un chaos désordonné dans sa tête.

Lorsque la grande porte cochère de son ancien hôpital s'ouvrit devant lui, il eut un brusque mouvement de recul. Une sueur froide perla à son front, et, à peine la porte fut-elle retombée, qu'il eut l'impression que toutes les portes du monde s'étaient fermées à jamais pour lui. Aussitôt, il fut pris par une crise de démence plus aiguë que toutes celles qu'il avait connues jusqu'alors. Soudain, toutes les humiliations, toutes les misères qu'il avait traversées lui revinrent à la mémoire et, en proie à une vive agitation, il prononça des paroles incohérentes, incompréhensibles.

Il revoyait Klein, mort depuis longtemps, qui semblait ricaner et le défier, entouré de toute une armée d'êtres menaçants qui psalmodiaient d'une étrange manière.

Il se mit à crier : il ne pouvait pas rester dans ses murs dans le voisinage de ce Klein responsable de tous ses malheurs. Non ! Il voulait sa liberté, courir sans contrainte sur les grandes routes. Et comme on essayait de le calmer,

de le rassurer, il se mit à frapper ceux qui l'entouraient et il fallut six personnes pour le maintenir tant bien que mal. Sa bouche écumait et ses yeux brillaient d'une flamme étrange. Une douleur lancinante dans sa main droite le faisait hurler. Mais peu importait la douleur, il lui fallait lutter contre le diable. Quoique maîtrisé, il continua à faire entendre un râle sourd jusqu'à ce qu'il perdît connaissance.

Le lendemain, son médecin traitant s'aperçut que le moindre mouvement le faisait souffrir. Il l'examina et découvrit au médius de la main droite une plaie infectée, qui avait déjà gagné les articulations. Des traînées rouge-bleu montaient le long du bras jusqu'aux aisselles. Dès le soir sa température monta et les traits de Semmelweis s'affaissèrent d'une façon terrifiante.

On essaya tout ce que l'on put, mais l'état du malade continuait à empirer. La fièvre le secouait de frissons, sa respiration devenait de plus en plus rapide, sa peau était sèche et brûlante, ses narines se gonflaient et des plaies se formaient sur sa langue desséchée. Sa bouche se crispait sans émettre un son et son regard fixait un point vague dans l'espace. Il offrait le même aspect que celui qu'il avait tant de fois observé avec le désespoir de l'impuissance sur ses parturiantes atteintes de la fièvre puerpérale.

Et l'œuvre de la destruction ne pouvait plus désormais être arrêtée. Bientôt tout le bras devint une masse rouge et difforme. Au moindre mouvement il sentait des douleurs lancinantes dans son corps et chaque respiration le faisait grimacer.

Et ce médecin terrassé par la souffrance, hurlant et geignant, mourut après une agonie de quinze jours, à la suite d'une infection puerpérale dont le processus fut si lent qu'aucune étape du mal ne lui fut épargnée.

Il passa tour à tour par la lymphangite, la péritonite, la

pleurésie puis par la méningite qui mit fin à ses souffrances.

Il mourut le 13 août 1865 au matin.



Le 30 septembre 1865, le Recteur de l'Université de Budapest écrivait dans les Annales de la Faculté de Médecine : « L'Histoire de notre Université a, cette année, un grand malheur à déplorer, qui a rempli nos cœurs d'amertume et de douleur.

« Il est inutile de m'expliquer davantage. Tout le monde aura compris qu'il s'agit de la perte qui nous frappe en la personne de feu Ignace-Philippe Semmelweis, médecin et chirurgien, accoucheur, savant professeur d'obstétrique théorique et pratique qui, après dix années de travail à l'Université, fut privé des lumières de l'intelligence par la volonté impénétrable du Créateur qui, après lui avoir infligé ce calvaire, l'a rappelé à lui. Ce triste événement a été un coup de foudre dans notre ciel serein. Ainsi que l'Université, les deux capitales jumelles et la patrie tout entière pleurent sa perte. L'Université est en deuil d'une de ses plus brillantes lumières, le corps médical d'un membre enthousiaste et infatigable, le sexe féminin de son sauveur le plus dévoué, ses parents et ses amis, d'un cœur fidèle et dévoué.

« Que son esprit dépouillé des misères de la vie terrestre se délecte à jamais dans la mer lumineuse de l'éternelle Vérité. »



Ainsi se termina la vie de Philippe-Ignace Semmelweis, l'un des plus grands médecins que l'humanité ait jamais connus.

Sa découverte fut entièrement confirmée par la bactériologie moderne et constitue la base même de la médecine d'aujourd'hui.

CONCLUSION

P.-I. Semmelweis, né à Budapest en 1818 et mort dans cette même ville en 1865, fut le précurseur clinique de l'antisepsie. Comme Widal l'a dit : il a indiqué du premier coup les moyens prophylactiques que l'on doit prendre contre l'infection puerpérale avec une telle précision que l'antisepsie moderne n'a rien eu à ajouter aux règles qu'il avait prescrites.

Il nous a tout donné, il s'est dépensé cent fois pour que nous soyons moins malheureux, plus vivants, et cent fois les savants, les pouvoirs publics de son temps ont refusé les dons admirables et bienfaisants de son génie.

Sa vie tragique, généreuse et désintéressée nous montre une fois de plus l'influence néfaste des dogmes, en médecine comme dans tous les domaines, et la puissance si souvent rétrograde de l'esprit scolastique.

Elle nous montre également que l'observation en médecine domine tout et qu'elle commande à l'expérimentation.

Le nom de Semmelweis devrait être placé au premier rang parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Vu : *Le Doyen,*

ROUSSY.

Vu : *Le Président de la thèse,*

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

- SEMMELEWEIS. — *Die Aetiologie des Kindbettfiebers*. — Pest.
(Hartleben, 1861.)
- *Deux lettres ouvertes au Dr Spaeth*, 1861.
- — *au Dr Scanzoni*, 1861.
- — *au Dr Siebold*, 1861.
- BRUCK (D.). — *P. I. Semmelweis* (Wien, Teschen, 1887).
- HEGAR (A.). — *Semmelweis*. Freiburg (Tubingen, 1882).
- *Discours*, 1882.
- SIR A. SINCLAIR. — *Semmelweis life and doctrine*. (Manchester, 1909.)
- BLUMBERG. — *P. I. Semmelweis Principien des Asepsie*.
(Berlin, 1906.)
- GLOCKNER. — *Gedenkblatt zur Enveilung*. (Saech. Hebam.
Zeit, Desden, 1906.)
- VON GYORY. — *Plusieurs ouvrages*. (Budapest, 1886-1901.)
- THE LANCET. — Londres, 1892. Monument to Semmelweis.
- OLIVER WENDEL HOLMESS. — *P. I. Semmelweis*. (Londres, 1909.)
- ROSE. — *Semmelweis*. (New-York medical, 1904.)
- TENNESVARY. — *Enthulung Semmelweis denkmal*. (Berlin, 1906)
- WECKERLING. — *Semmelweis oder Lister?* (München, 1907.)
- I. YOUNG. — *P. I. Semmelweis*. (Boston, 1909.)
- E. B. YOUNG. — *P. I. Semmelweis. Biography*. (N. Zeeland,
1909.)
- HERGOT. — *Essai d'une Histoire de l'Obstétrique*. (Masson
1902.)
- PINARD. — *Discours d'inauguration du mouvement de Sem-
melweis*. (Budapest, 1906.)
- DESTOUCHES. — *Thèse de Paris (1924) : La vie et l'œuvre de
P. I. Semmelweis*.

